

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

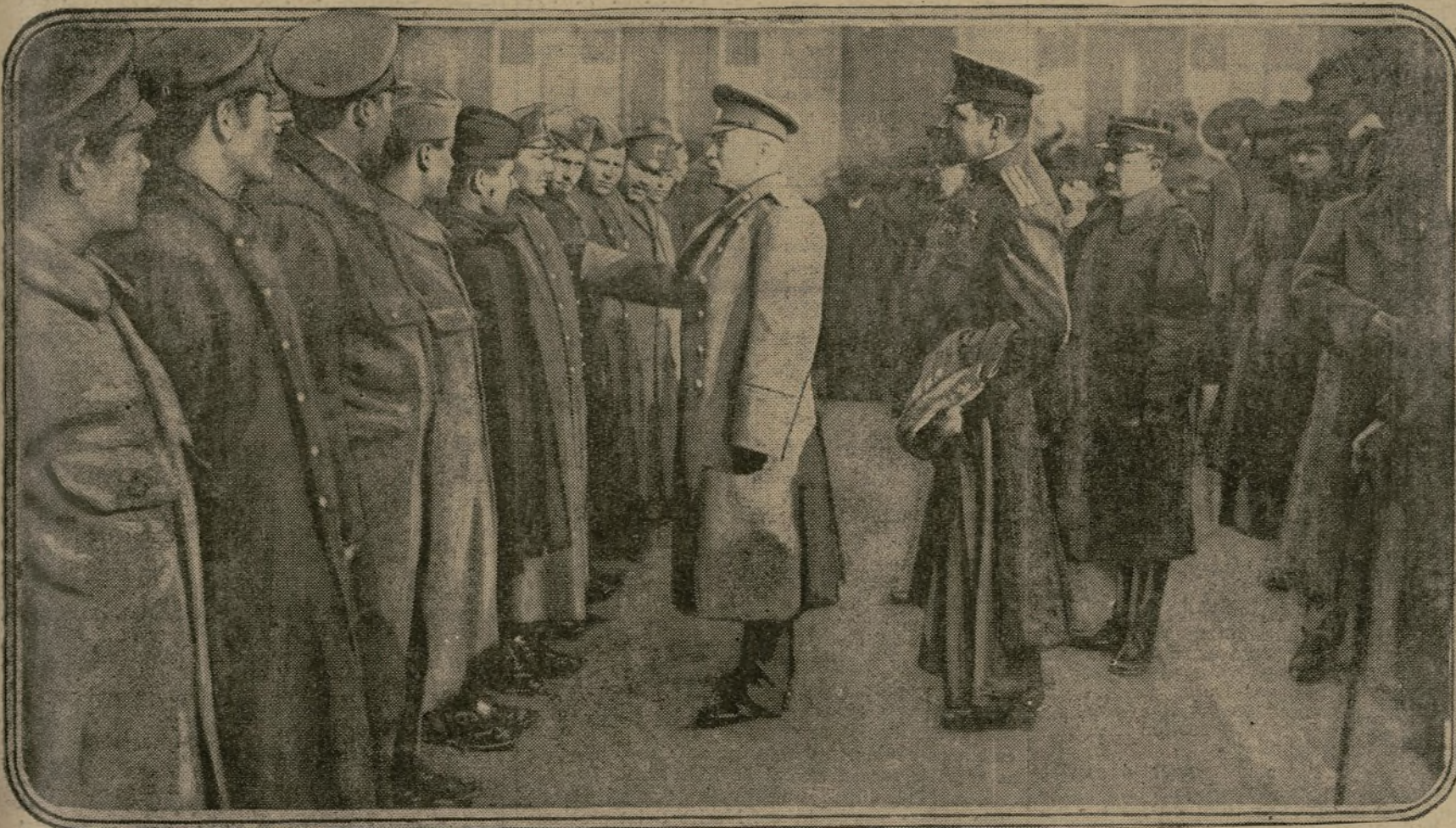
Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

QUATRE SŒURS DÉCORÉES DE LA CROIX DE GUERRE



A Vertus, près Châlons-sur-Marne, le 4 janvier, ont été décorées de la croix de guerre quatre jeunes filles, les sœurs Vatel qui, au péril de leur vie, ont ravitaillé en région envahie sept soldats français cernés dans un bois, à Fère-Champenoise.

LE GÉNÉRAL GILINSKY A PARIS



Hier, à l'occasion du 1^{er} janvier du calendrier Julien, un service soierne a été célébré à l'église russe de la rue Daru. A l'issue de cette cérémonie, le général Gilinsky, actuellement en mission en France, a passé en revue et félicité plusieurs soldats russes évadés des lignes allemandes.

UNE JOURNÉE du Prisonnier de guerre

On a organisé pendant la guerre beaucoup de Journées : Journée du 75, Journée des Orphelins, Journée du Poilu, et, pour chacune, le cœur de la France témoigna de son inépuisable charité. Comment n'en serait-il pas ainsi? Ce seul mot de soldat évoque de si hautes, de si nobles vertus que l'âme la plus égoïste se sent remuée et tressaille, touchée par le miracle qui passe au-dessus d'elle. Quoi qu'on dise, la série de ces Journées n'est pas close, les Français ne seront jamais las de donner, tant qu'ils jugeront qu'un peu d'or peut fermer une plaie ou tarir une larme!... Que représente, d'ailleurs, ce geste bienfaisant, mais hâtif, à côté de la totale abnégation du soldat dans la tranchée, de son tranquille courage dans la souffrance, devant la mort?

Reconnaissons-le : chaque fois qu'on lui a parlé de ses héros, des pitoyables victimes de la plus horrible des guerres, la nation frémissante a posé ses mains maternelles sur les fronts meurtris. Dans les escarcelles tendues se sont mêlés les sous du pauvre et les pièces du riche.

Ainsi, ils ont eu leur part : orphelins, mutilés, alliés, poilus du front, part bien petite, bien faible, n'apportant qu'adoucissement passager et soulagement précaire, mais affirmant le lien d'amour qui unit la nation à tous ceux qui, dans la boue, dans la nuit, luttent, souffrent et meurent anonymement.

Pourquoi dans ce tableau est-il une ombre? Pourquoi se sent-on poursuivi par un remords, par un regret? On a pensé à tous, on a organisé une Journée pour tous : celle des prisonniers n'a pas encore été étudiée, tentée... Pourquoi?

Cependant de toutes les conditions atroces, nées de cette guerre, celle de nos prisonniers en Allemagne est une des plus affreuses, des plus difficilement supportables!... Y songe-t-on assez en France? Ceux qui ont des frères, des parents, des amis prisonniers savent ce qu'il faut penser de ces photographies pleines d'algèbre où les soldats français sont occupés à jouer une comédie, à tirer une tombola. Bluff grossier qui cherche à donner le change, à soulager la conscience des neutres timorés! Certainement, là comme partout, l'état d'esprit des sous-ordres dépend du degré d'humanité des chefs, et dans tous les camps, j'allais dire dans toutes les geôles, n'habite pas le même génie du mal; mais à de rares exceptions près nos prisonniers souffrent, et malgré les sentinelles et les espions, de leurs casernes, de leurs casemates, leurs plaintes viennent jusqu'à nous, comme s'échappent d'une fosse des gaz délétères par les pierres disjointes. Souffrances physiques, douleurs morales qui se surajoutent pour ruiner le soldat le plus courageux, celui qui sous la mitraille tenait le moins à sa peau.

Ces souffrances physiques, nous les connaissons : manque de nourriture ou pitance innommable, discipline prussienne faite de coups, de vexations brutales et qui change la moindre punition en supplice. Quant aux souffrances morales, interrogez à ce sujet n'importe quel prisonnier à son retour, elles sont indicibles!

Ces malheureux viennent d'entrer dans la période la plus dure, la plus cruelle de leur captivité : avec l'hiver, ils ont froid; l'Allemagne rationnant encore leur exécrable nourriture, ils ont faim. Aussi, jamais à notre avis, heure ne fut plus urgente ni mieux choisie pour envoyer à nos prisonniers, dans chaque camp allemand — sous la surveillance de la Suisse, bien entendu — des ballots de linge, des vêtements chauds, de pleins wagons de provisions. Vous représentez-vous la grande aube heureuse qui se lèverait sur toutes « ces maisons des morts » où agonisent tant de vivants, si, un beau jour, s'amoncelaient sous leurs yeux, sous leurs mains tremblantes d'émotion, les beaux envois de France?

On devine leur ravissement, et qui sait si, comme dans les contes, les choses ne se mettraient pas à parler, à murmurer tous bas, près de leurs cœurs : « Vous voyez, chez nous on ne vous oublie pas; nous vous aimons, nous vous admirons comme vos frères d'armes qui luttent et qui tombent dans les tranchées. La France ne distingue pas entre ses fils lorsqu'ils ont offert leur vie pour elle! »

Souhaitons que l'idée d'envoyer dans les camps un peu de notre superflu paraisse bonne à quelques Français! En tout cas, les Allemands, qui commencent à tirer la langue, la trouveront mauvaise. Raison de plus pour la mettre à exécution!... Quand organisera-t-on la Journée du Prisonnier de guerre?

Jean Vignaud.

Ce que l'on dit

En attendant...

Une lectrice d'Excelsior habitant Dijon, vient de m'écrire : « Je trace ces lignes à la lueur d'une bougie, on ne trouve plus de pétrole... »

Nous ne sommes pourtant pas en Allemagne! Nous ne sommes pas coupés du reste du monde; la mer, fermée à nos adversaires, est ouverte pour nous, le pétrole peut et doit nous arriver comme en temps de paix, un peu plus cher, à peine plus cher, à cause de l'élévation du fret maritime. Et de fait il arrive, et son prix n'a guère augmenté. Vous en trouverez tant que vous voudrez à Paris, qui vous coûtera 3 fr. 50 le bidon, soit 70 centimes le litre. Ce n'est pas là un prix de famine, ni de spéculation. Il prouve que les quantités en stock sont normales, et que les vides produits par la consommation se combient normalement.

Et pourtant, il n'y a plus de pétrole à Dijon; ça, c'est un fait! Et il se pourrait bien — les lecteurs d'Excelsior nous renseigneront peut-être — que d'autres villes de province se trouvent dans le même cas.

Or, puisque le pétrole continue d'arriver ailleurs en quantités suffisantes, son absence dans certaines villes ne peut être que le résultat d'une mauvaise administration, d'une mauvaise répartition des provisions possédées par la France, et qu'elle peut renouveler aisément, il ne faut pas se laisser de le répéter, puisque les communications avec le grand centre de production, qui est l'Amérique, sont demeurées libres. Ce sont les chemins de fer qui sont engorgés, ou laissent dormir leur matériel en magasin, sur un point quelconque des lignes — et ce n'est peut-être pas, dans le cas de Dijon, celle du P.-L.-M. qui est responsable. On bien c'est encore autre chose, qu'il conviendrait de rechercher, et que je ne puis connaître...

Quoi qu'il en soit, il faut remédier à cette situation, parce que cela est nécessaire, et en même temps possible. Supposez que notre lectrice ait fait la même confidence à un soldat du front, et que sa lettre soit tombée entre les mains des Allemands. Ne croyez-vous pas que leur gouvernement en profiterait pour relever le moral des ménagères de Bochie, pour leur dire : « Vous vous plaignez? Eh bien! c'est la même chose en France!... »

Pierre Mille.

Bien pittoresque parfois la basse-cour de nos poilus sur le front! Ainsi, la buse, dont nous avons l'avantage de donner à nos lecteurs un portrait sans flatterie ni retouches, fait partie du train de combat d'un de nos plus vaillants régiments d'infanterie. Capturée par la 10^e escouade de la 18^e compagnie du 10^e, elle l'accompagne depuis sept mois aux tranchées comme au cantonnement. C'est sous les marmites qu'elle porte, suspendu à son perchoir, cet écriteau sarcastique et vengeur. La forte brièveté de l'inscription montre le tranquille mépris de nos soldats et la sérénité de leur espoir.



Avez-vous remarqué avec quelle complaisante soudaineté la guerre a brusquement vieilli certains hommes? On en a vu vieillir instantanément et pour ainsi dire à vue d'œil. On en rencontre qui, aujourd'hui, avouent leur véritable état civil avec autant d'ostentation que, avant la guerre, ils mettaient de rouerie et de hardiesse à le truquer.

Ainsi, voilà le clubman Marius Suint qui, avant la guerre, pour émerveiller les opulentes jeunes filles à marier, ne se lassait pas de retrancher des saisons à son acte de naissance. Ne l'avait-on pas vu en quelques minutes, devant des auditeurs différents, se rajeunir successivement de trois années?

Hélas! le tocsin de la mobilisation a sonné! Depuis cette époque, non seulement Marius Suint proclame partout son âge en l'alourdissant, mais il se targue de ses rhumatismes, s'enorgueillit de ses troubles cardiaques, se courbe sous la morsure de son entérite. C'est avec un attendrissement fraternel qu'il se

raccroche à ses véritables contemporains et que, devant les mêmes jeunes filles surprises et suffoquées, il geint :

— Ah! nous autres, pauvres vieux de quarante-neuf ans!

Il exagère. Et, dans son désir de justifier sa présence loin du front, il a oublié prudemment qu'à la veille de la guerre il en a avoué tout juste quarante. Voilà bien l'esprit de sacrifice!

La ville d'Essonne a un maire énergique, et c'est très bien. Ce maire s'appelle M. Baudouin, et quand il parle aux malandrins il s'exprime avec une fermeté et une netteté qui ont leur couleur propre et qu'il faut, ma foi, admirer pour le contraste qu'on y voit avec les ordinaires façons de parler des officiers municipaux.

Le maire d'Essonne avait à se plaindre, il y a quelques jours, des déprédations commises par des gamins mal surveillés. Il leur a dit en substance, par voie d'affiche :

A QUELQUES MISÉRABLES

Je ne sais si vous êtes d'Essonne ou d'ailleurs. Vous êtes des misérables, des vandales. Pendant que vos pères, vos frères, nos fils se font tuer la peau, que faites-vous? Vous faites le mal pour le plaisir de faire le mal. Vous imitez les Boches. Vous brisez les clôtures, mutiliez les arbres, mettez en morceaux les lanternes à gaz : en un mot, vous vous déshonorez. Cessez donc de commettre ces actes insensés. Allez sur le front faire votre devoir, ou la justice sera forcée de s'occuper de vous et de sévir.

Le maire : BAUDOUIN.

Les Boches de l'Intérieur en ont pris pour leur grade. Et encore une fois, c'est très bien.

TRIBULATIONS

J'ai un filleul comme tout le monde. Le mien est un mineur des pays envahis qui n'avait jamais vu Paris. Aussi, lorsqu'il vint, pour les fêtes, passer avec nous ses six jours de permission, je résolus de lui faire, de mon mieux, les honneurs de la capitale.

Un après-midi en sortant du cinéma, nous entreprîmes le tour des boulevards. La promenade est longue et le moment vint où nous nous serions volontiers reposés. Mais les banes étaient tous occupés. Quant à s'asseoir au café ce n'était pas l'heure.

Mon pauvre soldat, en compagnie de beaucoup d'autres, resta longtemps debout, devant une taverne, à regarder d'un œil d'envie les civils attablés qui tiennent, qui tiennent admirablement. Enfin je pus l'entraîner vers un de ces bars automatiques où l'on se sert soi-même à boire et à manger.

Mais à peine avions-nous fait trois pas dans ce modeste lieu qu'une voix acerbe cria :

— Pas de soldats, ici, pas de soldats!

Mon filleul dut sortir. Je lui apportai un sandwich qu'il mangea adossé contre un réverbère. Il ne s'amusa pas du tout. Quand je voulus compléter son goûter par une tasse de cacao, à l'eau, la même voix acerbe déclara que « les tasses ne sortent pas de l'établissement ». Comme mon filleul n'y pouvait pas entrer, il se passa de boire.

Le lendemain, parce qu'il faisait très doux, je le conduisis au Luxembourg. Mais, à 4 h. 25, le clairon sonna la fermeture des portes et nous dûmes nous en aller.

Alors devant cet être brave et fruste, qui sait à peine lire et ignore tout raffinement, j'ai eu honte de nos banes trop rares, de nos jardins fermés, de nos cafés voués aux civils. Et pour distraire mon filleul, je n'ai trouvé, ce soir-là, qu'un livre d'images. — H. DU T.

Nous avons aussi des amis, beaucoup d'amis en Espagne. Tandis qu'à Madrid un manifeste germanophile — qui va être publié et dont nous parlerons — était signé par 160 professeurs, 170 écrivains et journalistes, 400 médecins, 700 avocats et 300 ingénieurs, les hommes de pensée claire, à Barcelone, signaient un autre manifeste d'hommage à la France et d'admiration envers la Serbie.

Et, en même temps, pour saluer notre pays encore, des artistes catalans groupaient, à la Rambla, des œuvres nées de la guerre. Anglada, Camarasa, Apa, Pedro Inglada, Ricardo Canals, Colom, Arozay, Ramon Pichot, Luis Jou, qui paraphrase magistralement Goya, exposaient des dessins inspirés par les horreurs de la guerre telle que la conçoivent nos ennemis.

C'est là un beau geste de fraternité par-dessus les Pyrénées, et il y aurait ingratitude à n'y pas répondre par un fraternel remerciement.

Le Veilleur.

L'état du kaiser est certainement très grave

Le bruit de sa mort a même couru

ROME. — Des dépêches reçues ici annoncent que tous les princes impériaux allemands ont été rappelés à Berlin.

Tous les rapports tendent à confirmer la gravité de la maladie de l'empereur.

Dans toute l'Allemagne circulent des bruits que le « Dieu de la guerre » est mort. (New-York Herald.)

Ce télégramme confirme celui que nous avons publié hier et qui annonçait que la reine de Grèce avait été appelée d'urgence à Berlin par radiotélégramme. Une autre dépêche d'Athènes, que nous recevons aujourd'hui, sans nier la gravité de l'état de Guillaume II, donne pourtant à entendre que la reine de Grèce ne songerait nullement à répondre à l'appel de son frère, avec lequel elle a été longtemps en désaccord et pour lequel elle ne professe pas une affection telle qu'elle veuille, pour le revoir, courir le risque de mettre la dynastie en posture délicate.

D'autre part, l'agence Norden, de Copenhague, se fait télégraphier de Berlin :

« Si l'empereur ne lit pas le discours du trône à la rentrée de la Diète prussienne, ce n'est point à cause de son indisposition. Il donne des audiences, il invite le soir au palais et se promène par le beau temps. Toutefois, il doit être prudent, afin de hâter la guérison de son anthrax. »

Il partira dans les premiers jours pour le front.

« D'ailleurs, avant sa maladie, il avait décidé que le discours du Trône serait lu par le chancelier. Le fait en lui-même n'a donc rien d'extraordinaire et d'inaccoutumé. »

En dépit de cet optimisme officiel, nous nous contenterons de noter que le bruit de la mort du kaiser court avec persistance en Allemagne.

Le châtimement d'un traître

Le dénonciateur de miss Cavell a été assassiné

LONDRES. — Le Daily Express reçoit d'Amsterdam la dépêche suivante :

L'espion belge Cels, dénonciateur de miss Cavell aux Allemands, a été assassiné mercredi à Bruxelles.

Son corps a été trouvé dans la rue, troué de deux balles.

Il avait quitté l'armée belge longtemps avant la guerre.

Depuis la guerre, tout en étant à la solde de l'Allemagne, il faisait profession d'aider les Belges aptes au service à passer en territoire hollandais et il les dénonçait au moment où ils allaient passer la frontière.

En septembre, il dénonça miss Cavell. Les patriotes belges se jurèrent de le punir, et l'un d'eux fut désigné comme exécuteur.

Aujourd'hui, justice est faite.

Le corps de Cels a été emmené à l'hôpital.

Bissing a ordonné de ne pas faire de recherches spéciales pour retrouver l'assassin.

Le débarquement des Français à Corfou déconcerte leurs adversaires

Les Austro-Allemands ont été surpris de la résolution que la France a montrée en débarquant quelques hommes à Corfou; cet acte d'énergie, soulignant la consolidation des Alliés autour de Salonique, a jeté le désarroi, le mot n'est pas trop fort, parmi les germanophiles d'Athènes; la bande du baron Schenck se voyait déjà menacée d'expulsion et commençait à faire disparaître des papiers. Nul ne voulait s'exposer à la mésaventure des consuls de Salonique dont les archives sont vraiment trop éloquentes, même sur ce que ces messieurs appelaient, entre eux, « la canaille grecque ».

La France a procédé avec toute la délicatesse convenable; il est bien établi, par une note conjointe des ministres alliés à Athènes, que son débarquement n'a aucun des caractères d'une occupation et vise seulement à faciliter la reconstitution de l'armée des Serbes dont les Grecs sont toujours les alliés; les soldats français vont construire des baraquements pour ces exilés. L'indignation rageuse des Allemands ne saurait transformer ce geste de précaution provisoire en une menace contre la souveraineté grecque.

On le sait, à Athènes, où le nombre des germanophiles convaincus diminue tous les jours, même dans les environs immédiats du palais. Le roi Constantin a dû recevoir hier une adresse des Hellènes de l'étranger, suite du récent Congrès tenu à Paris, où il est respectueusement invité à se rapprocher des formes constitutionnelles et des vœux de la grande majorité de ses sujets.

Les Allemands sentent que la Grèce leur échappe; ils la font maintenant menacer par les Bulgares et par les Turcs, « décidés à en finir aussi vite que possible avec la présence des troupes de l'Entente en Macédoine ». C'est plus vite dit que fait; même si les Austro-Allemands se joignent aux Bulgares et aux Turcs pour attaquer les Alliés à Salonique, cette coalition n'est rien moins que sûre du succès. Et tout le bluff germanique ne parviendra pas à nous persuader que l'accord est parfait entre les complices que la visite de Mackensen à Sofia devait étroitement associer dans une offensive contre les Alliés.

L. B.

Cettigné tombe aux mains des Autrichiens

Amsterdam. — On annonce de Vienne que la ville de Cettigné aurait été prise par les Autrichiens.

A quand l'attaque de Salonique ?

ATHÈNES. — On signale toujours une grande activité de la part des Allemands dans la région de Monastir et de Guevgueli. Les ingénieurs allemands établissent des voies de communication pour le transport de la grosse artillerie.

CONTREBANDE DE GUERRE

Où l'on voit des cambrioleurs faire office de bons policiers

MILAN (De notre correspondant particulier). — On se souvient qu'au mois de mars dernier les autorités de Venise mirent la main sur plusieurs dizaines de fusils cachés dans des tonneaux censés contenir de la bière de Munich et dirigés en Tripolitaine.

Le fait s'est répété plusieurs fois.

Au mois de novembre 1914, la douane génoise, en vertu de ses pouvoirs, fit ouvrir des caisses devant contenir des marbres, et y découvrit 150 revolvers. Les caisses, qui furent confisquées, provenaient de Barcelone et étaient adressées à une des premières maisons d'armes de Bucarest.

Au mois de janvier 1915, le paquebot *Riposto* embarqua à Barcelone et débarqua à Gênes 76 caisses de « poisson en conserves » expédiées par une maison de Calahorra. Les caisses auraient dû continuer leur route sur Berlin, mais, depuis trois jours, un décret royal prohibait l'exportation des produits alimentaires, et elles restèrent sur les quais.

Un mois plus tard, le paquebot *Ogliastro* débarqua 201 caisses de conserves alimentaires. C'était toujours la même maison de Calahorra qui les expédiait... en Suisse, cette fois-ci. Comme les précédentes, ces caisses restèrent sur les quais. Elles y seraient encore si le pot aux roses n'avait été découvert par... des voleurs. Une nuit, des inconnus dérobèrent une de ces caisses et, deux jours plus tard, par une lettre anonyme — qu'inspiraient évidemment des sentiments patriotiques — la police de Gênes fut avisée que les pseudo-conserves cachaient des revolvers.

Une descente du Parquet fut opérée, et on reconnut que les faits étaient exacts. Les boîtes de sardines contenaient 210 revolvers et les conserves alimentaires en contenaient 300 !

Jean Stellico.

SILHOUETTES DE L'ARRIÈRE

Chauffeur

— J'ai été chercher la marquise à 3 heures, nous avons été à la vente de charité de l'œuvre du Tricot, puis au théâtre Louis XV, avant le dîner tout intime de la comtesse...

C'est dans l'arrière-boutique d'un bureau de tabac que ces mots frappèrent mes oreilles. Je levai la tête pour reconnaître l'élégant clubman qui donnait ainsi le compte rendu de sa journée de la veille. Mais quelle ne fut point ma surprise ! Il n'y avait à la table voisine que deux chauffeurs de taxis, deux bons gros hommes à la trogne rougie, enveloppés de peaux de bique.

— Tu comprends, continuait mon bonhomme, sa voiture est réquisitionnée, et elle est bien contente de trouver mon malheureux drapeau. Moi, j'apprécie ça que de voir les clients courir après moi. Vrai ! ça me faisait pitié d'être obligé de refuser de les conduire... et puis, c'est intéressant : aujourd'hui, je me repose; mais, demain, nous allons voir des blessés à Versailles, jeudi après-midi à l'Opéra et vendredi, le jour chic, aux Invalides. Y a pas à dire, j'suis tout à fait lancé...

Il fallait entendre l'accent heureux de ce chauffeur. Il parlait avec l'air calme et satisfait des gens « arrivés » et certains d'une sinécure jusqu'au terme de leur existence. Décidément, cet homme faisait plaisir à voir; il m'intéressait et, comme son collègue le quitta bientôt pour aller au rendez-vous que lui avait demandé un client, je me rapprochai insensiblement de la table voisine en essayant de lier conversation :

— Belle journée, aujourd'hui...

Mon chauffeur tourna lentement la tête vers moi. Il me toisa avec suffisance; puis, m'ayant sans doute jugé digne de sa société, il daigna me répondre d'un mot définitif :

— Probable !

Je ne comprends guère le langage chauffeur et jamais je ne le regretterai autant que ce jour-là. Je résolus d'employer les grands moyens, et sans transition je lui offris un petit verre de rhum.

De nouveau, mon voisin me dévisagea et, m'ayant probablement trouvé à sa convenance, il condescendit à accepter.

Dès lors, j'étais sauvé, et c'était à moi maintenant de profiter de mon extraordinaire bonne fortune pour interviewer avec précision ce type méconnu de l'arrière qui fera époque dans l'histoire : le chauffeur de 1916...

— Eh bien ! lui dis-je, vous voici passé le roi du jour.

— C'est comme vous dites, me répondit-il... On serait empereur qu'on serait pas plus heureux... Surtout, ajouta-t-il, si c'était de Bochie... leur Guillaume, il est bien malade...

— Et qu'est-ce que vous dites de la guerre ?

— Mon Dieu !... Comme tout le monde : on les aura... Mais j'y connais pas grand-chose... J'en ai pas vu beaucoup : « Je n'ai fait que la Marne »...

Et comme j'ouvrais de grands yeux devant ce chauffeur...



La maladie du kaiser paraissant plus grave, tous les princes impériaux ont été rappelés à Berlin.

(LES JOURNAUX.)

Guillaume (voyant entrer les princes). — Kamarad !... Kamarad !...

(Dessin de SAVAYRE.)

Ayuntamiento de Madrid

feur qui, depuis longtemps, avait dû passer l'âge de servir.

— Oh! comme civil... avec toute la coterie... Mais y a pas à dire... sans nous!...

Et il eut un geste vague qui était gros de sous-entendus :

— ... Parce que, continua-t-il, je veux bien que Joffre, Gallieni et Maunoury aient contribué à la victoire, mais, sans les chauffeurs de « tacots »... Enfin... ce fut une bonne journée... Maintenant, reprit-il, on est respecté, on est quelqu'un, quoi! Dans le temps, on nous appelait, et puis, sans s'occuper de nous, on montait dans notre voiture en nous jetant une adresse. Aujourd'hui, c'est changé : le client nous demande de quel côté nous avons l'intention d'aller et si ça ne nous dérangerait pas de faire un crochet pour le déposer à proximité de l'endroit où il a besoin de se rendre. Si on refuse, il implore; pour nous avoir, il ferait des bassesses... Tenez, la semaine dernière, le jour où il pleuvait tant, si j'avais voulu, j'aurais fait mettre à genoux une petite femme... Ah! monsieur!... jolie comme un cœur... Mais je ne suis pas « rosse », moi, je lui ai conseillé de prendre le Métro; y a toujours de la place là-d-dans... Moi, j'avais pas diné...

— Mais, le soir, songez-vous aux dangers?

— Des blagues! On fait de la vitesse; c'est très amusant, et puis on s'imagine les gens qui sont au théâtre et qui ne trouveront pas de taxis à la sortie, et on est tout content de penser que leur plaisir est gâté par la perspective de rentrer à pied.

— Eh bien! vous êtes gentil, vous!

— Bah! c'est la guerre! Et puis, vous savez, j'dis ça, mais j'fais pas la clientèle; la vente au numéro, c'est pas intéressant, j'préfère les abonnés. Moi, j'ai une marquise; son auto est réquisitionnée, alors j'suis comme qui dirait de grande maison, sans en avoir les embêtements.

La sonnerie du téléphone interrompit brusquement mon bonhomme. A travers la porte de la cabine, nous entendîmes quelques vagues répliques, puis la petite bonne du marchand de vins accourut vers notre table :

— Monsieur, dit-elle à mon chauffeur, c'est madame la marquise qui désire vous parler.

Et comme, vraiment royal, il s'éloignait après s'être excusé, j'en profitai pour régler l'addition et filer, ayant enfin compris les secrètes raisons de ce délire des grands dont semble, hélas! atteinte depuis des mois la digne corporation des chauffeurs de taxis.

Emmanuel Sheridan.

La Suisse fera justice des officiers traîtres

Du fait de sa situation géographique et de la composition de sa population, la Suisse, pays mitoyen entre les grandes puissances belligérantes, est atteinte par la guerre, bien qu'elle n'y participe pas. Les Suisses sont partagés entre des sympathies diverses que rien ne nous permet de ne pas croire également sincères, donc respectables. D'où la difficulté pour le gouvernement de tenir exactement la balance de la neutralité. Dans les cas d'incorrections graves, comme celui des colonels Egli et Maurice de Wattenwyl, son attitude est tracée d'avance, et nous constatons qu'il s'y conforme sans hésitation.

Les colonels inculpés auraient communiqué des documents militaires confidentiels aux attachés des puissances centrales; dès les premiers soupçons, ils furent déplacés d'office, mais leurs fonctions les avaient mis à même de connaître beaucoup des secrets de la défense nationale : le colonel Egli était, en effet, sous-chef d'état-major général, et le colonel de Wattenwyl, chef du service des renseignements. Quelles qu'aient été leurs opinions sur les belligérants — elles sont entièrement libres — il est clair qu'ils ont profondément méconnu leur devoir de Suisses.

Plusieurs députés romands ont déposé dans les mains du président de la Confédération, le très loyal M. de Coppel, une plainte formelle en haute trahison; le Conseil fédéral a, dans sa séance de mercredi dernier, longuement délibéré sur cette triste affaire; une enquête est ouverte, suivant les formes prescrites par le code militaire, et sera conduite avec toute la célérité possible.

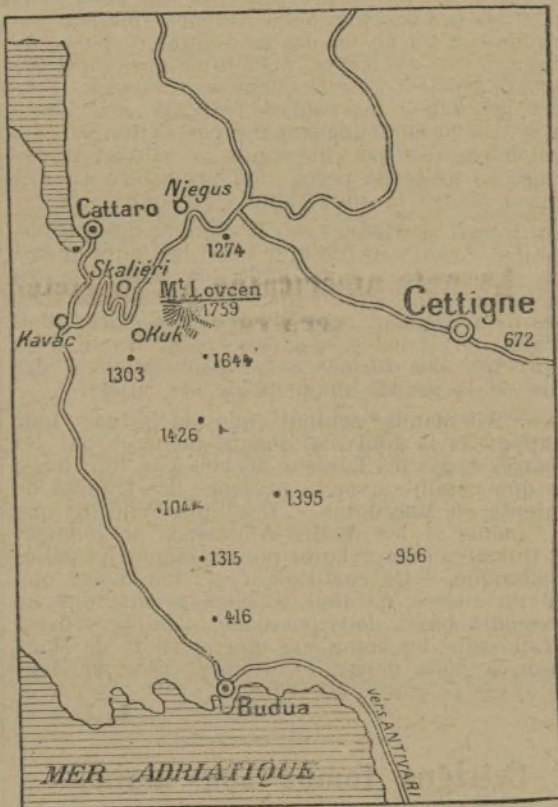
Il est très regrettable que des officiers prêtent au soupçon que des chefs de l'armée suisse se sont faits les complices de l'espionnage allemand. Les autorités fédérales seront-elles averties par cet incident qui leur est certainement pénible, du danger de complaisances qu'une stricte acception de la neutralité ne comporterait pas? Enverront-elles à des policiers locaux maladroits des instructions qui leur épargneront le ridicule et l'odieuse d'arrestations comme, à Délémont, celles de sir Gerald Campbell et de MM. Fleury et Lamure, correspondants du Times? Bien entendu, l'on a presque tout de suite relâché ces messieurs, avec des excuses tandis qu'à Berne deux Allemands, convaincus d'espionnage, étaient condamnés à la prison, à l'amende et à cinq ans d'interdiction de séjour. Souhaitons au gouvernement de nos voisins qu'il renforce d'un esprit un peu plus critique son neutralisme, que nous n'inerminions pas.

Louis Bacqué.

LA SITUATION MILITAIRE

L'investissement du Monténégro

Les journaux autrichiens célèbrent comme un événement historique la prise du mont Lovcen; c'est anticiper sur l'avenir, et nous demeurons persuadés que les épreuves dont est victime en ce moment le Monténégro auront leur revanche. Nous laisserons donc à nos ennemis leurs épithètes emphatiques et pédantesques; mais nous reconnaitrons que la possession de cette position de premier ordre confère aux Autrichiens un avantage considérable s'ils savent en tirer parti. Le Lovcen n'est pas une montagne, mais un massif dont le sommet principal s'élève à 1.759 mètres, et est



entouré de tous côtés d'autres pointes hautes de 1.300 à 1.600 mètres. L'attaque a eu lieu par la route en lacets qui vient de Cattaro et passe à Skaliari, puis à Kuk, au pied d'un de ces sommets secondaires. Quand le mont Kuk a été pris, on a pu bombarder de là le sommet principal, où les batteries monténégrines ont été d'autant plus vite réduites au silence que le ravitaillement devait en être fort défectueux.

Maîtres de ce massif, il semble que les Autrichiens aient divisé leurs forces en deux colonnes. L'une pousse droit sur Cetigne, par la route qui vient de Cattaro; mais les Monténégrins résistent avec acharnement, et jusqu'à présent l'ennemi n'a pu dépasser le village de Njegos, au nord du sommet principal. Une autre colonne descend le long de la côte, par la route qui bifurque à Kavac vers Budua, dans l'intention d'atteindre de là Antivari et d'investir le Monténégro du côté de la mer. Les combats sont engagés sur les hauteurs qui dominent Budua au nord-ouest. A moins d'un retour de fortune que le dénuement de l'armée monténégrine rend improbable, Cetigne sera donc débordé par le nord et le sud, et Scutari aura bientôt le même sort. Remarquons toutefois qu'il ne serait pas impossible de porter secours

au Monténégro; car des opérations qui se déroulent si près du rivage sont à la merci d'un débarquement ou même d'un bombardement opéré par les navires de guerre. Laissera-t-on les Autrichiens continuer en paix l'accomplissement de leurs projets, comme si l'Adriatique était leur propriété? Ce n'est pas à nous de répondre à cette question.

Jean Villars.

L'Italie se prépare à secourir la Serbie et le Monténégro

ROME. — Le Conseil des ministres a longuement délibéré et a pris des mesures en vue de donner un appui efficace au Monténégro et à la Serbie. Le roi a eu à ce sujet un long entretien avec M. Sonnino et les ministres de la Guerre et de la Marine.

Le martyre des Albanais chrétiens

ZURICH. — Les Albanais d'Amérique viennent d'adresser un message au ministre des Affaires étrangères austro-hongrois pour lui marquer la pénible surprise causée par la nouvelle que le gouvernement turc a prescrit et fait effectuer la déportation en masse des habitants de religion chrétienne, hommes, femmes et enfants, des villages albanais d'Ibriklepe, de Sultankuy, de Sallof et de Pazadere, en Thrace ottomane. Ils prient le gouvernement impérial et royal d'intervenir en faveur des innocentes victimes de cette mesure qui est d'une cruauté inutile.

Le communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué du front britannique en France, 21 heures :

Hier soir, à Givenchy, les Allemands ont fait éclater une mine, puis ont exécuté, à coups de grenades, une attaque que nous avons repoussée. Aujourd'hui, les Allemands ont canonné dans le voisinage de Givenchy. Mais, en somme, la journée a été plus calme que d'ordinaire sur tout le front.

Quatre avions britanniques, partis hier, ne sont pas rentrés.

« Sachons nous taire! » dit le maréchal French

LONDRES. — Le maréchal French, dans un discours qu'il a prononcé au cours d'un déjeuner que lui avait offert la corporation des marchands de poissons de Londres, a dit qu'après la guerre il raconterait ses souvenirs, mais que, pour le moment, le silence est d'or.

Le maréchal French a fait l'éloge de l'œuvre accomplie par la marine, laquelle est admirée par l'armée tout entière.

Il tient à exprimer la gratitude de l'armée pour la façon dont le pays soigne les blessés.

Le maréchal sir Evelyn Wood a répondu :

« Le maréchal French a la faculté d'être toujours présent au bon moment. »

« A un moment critique, alors qu'un général avait été étourdi par l'explosion d'un obus et qu'il était hors de combat ainsi que tout son état-major pour plus d'une heure, le maréchal French prit le commandement de l'armée dirigée par ce général et prit personnellement des dispositions qui rejetèrent les Allemands. »

La campagne de Mésopotamie

On mande de Basra, 10 courant, aux Daily News :

« La marche du général Aylmer le long du Tigre, en vue d'opérer une jonction avec le général Townshend à Kut-el-Amara, a rencontré une résistance opiniâtre : de durs combats furent livrés les 7 et 8 janvier près de Cheikh-Saad, à 40 kilomètres au-dessous de Kut. »

La Westminster Gazette fait remarquer que, si les nécessités du transport de matériel et d'approvisionnements obligent la colonne de secours à prendre la route longeant le fleuve, la distance qu'elle aura à couvrir pour atteindre Kut s'élèvera à 80 kilomètres. La jonction des deux forces sera donc une tâche présentant quelques difficultés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 14 Janvier (530^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Faible activité de l'artillerie au cours de la nuit.

Au sud de la Somme, dans le secteur de Lihons, une de nos patrouilles a attaqué une patrouille ennemie, qui s'est enfuie en laissant sur le terrain deux morts et un blessé.

En Champagne, nous avons pris sous notre feu et dispersé des troupes allemandes en mouvement dans les boyaux et tranchées de la butte du Mesnil.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, un tir de notre artillerie dirigé sur les ouvra-

ges ennemis au nord de Steenstraete a provoqué deux fortes explosions.

Au nord de l'Aisne, nous avons pris sous notre feu un convoi de ravitaillement dans le secteur de Chivy, nord-est de Vailly.

Au sud-est de Berry-au-Bac, vers la cote 108, nous avons fait jouer un camouflet qui a bouleversé les travaux de mines de l'adversaire.

Entre Argonne et Meuse, nos pièces de gros calibre ont détruit un blockhaus ennemi dans la région de Forges.

Ayuntamiento de Madrid

• DERNIÈRE HEURE •

La Grèce proteste contre le débarquement à Corfou

ATHÈNES. — Le gouvernement grec a décidé, comme on s'y attendait, de protester contre le débarquement des troupes alliées à Corfou, débarquement qui a été effectué avant l'arrivée de la réponse grecque à la notification du projet d'installer les Serbes dans l'île.

Les cercles alliés font remarquer que la notification ne demandait pas de réponse, puisque les puissances alliées ont seulement averti la Grèce de la nécessité d'employer Corfou comme lieu de réorganisation pour les troupes serbes et qu'elles ajoutaient qu'elles n'avaient aucune intention de porter atteinte à la souveraineté de la Grèce.

L'entrée des Autrichiens à Cettigné

AMSTERDAM. — Selon des renseignements parvenus à Amsterdam, les Autrichiens auraient fait leur entrée à Cettigné dans l'après-midi.

La résidence du roi et la ville n'ont subi aucun dégât.

Des avions allemands survolent les lignes françaises à Salonique

ATHÈNES. — On mande de Salonique que des avions allemands venant d'Uskub, ont survolé les positions françaises et jeté des bombes occasionnant aucun dommage.

Les avions français ont pris aussitôt leur vol et mis les avions allemands en fuite.

Les visites des avions allemands sont devenues si fréquentes qu'elles ne produisent plus aucun effet.

Destruction d'un nouveau pont sur la Strouma

ATHÈNES. — Le haut commandement franco-anglais a fait procéder à la destruction d'un nouveau pont de 350 mètres de longueur sur la Strouma, en Macédoine orientale; toute communication par voie de terre est désormais impossible.

Les forces hindoues à Salonique

SALONIQUE. — De nombreuses forces hindoues sont arrivées à Salonique; le débarquement des troupes et du matériel de guerre s'est effectué sans encombrement ni retard.

Le kaiser offre une épée au sultan

AMSTERDAM. — On mande de Constantinople que le kaiser a télégraphié au sultan qu'il avait appris avec une grande satisfaction que l'ennemi avait été obligé d'évacuer complètement Gallipoli. Il a félicité le sultan de la grande victoire qui met fin aux attaques sévères d'insolents ennemis.

Comme preuve de son admiration, le kaiser annonce qu'il envoie une épée au sultan, afin d'immortaliser le souvenir de ces hauts faits.

Le kaiser termine sa dépêche en exprimant la conviction « que l'aide de Dieu lui donnera la victoire finale ».

Le camp retranché de Salonique

Les trois commissions des affaires extérieures, de la marine de guerre et de l'armée, réunies hier matin au Palais-Bourbon en séance plénière, ont entendu MM. Boussenoit, Garrault et Vigne, qui avaient été chargés d'une mission à Salonique par la commission de la marine de guerre.

A la suite de cette audition, il a été décidé que MM. Georges Leygues, Chaumet et Pédoya, présidents des trois commissions, iraient, en compagnie des délégués de la commission de la marine de guerre, entretenir le président du Conseil des besoins du camp retranché de Salonique et du corps expéditionnaire d'Orient.

Cette démarche a eu lieu dans l'après-midi. Des explications fournies par M. Aristide Briand, il résulte qu'il y a accord complet entre le gouvernement et les commissions sur les mesures que réclame la situation politique et militaire de Salonique.

Le sous-marin "Foucault" coule un croiseur autrichien

Le ministre de la Marine italienne télégraphie à l'amiral Lacaze que le sous-marin français Foucault a coulé un croiseur autrichien à proximité de Cattaro.

ROME. — Hier, le sous-marin français Foucault, adjoint aux forces navales italiennes, a torpillé et coulé, dans l'Adriatique inférieure, un croiseur-éclaireur autrichien du type Novara.

Il résulte de nouveaux renseignements reçus au sujet du combat du 29 décembre dans les eaux de Durazzo que les navires ennemis ont été plusieurs fois frappés et endommagés par le feu des navires italiens et français. En outre, la découverte à proximité de la côte au nord de Durazzo de nombreux cadavres flottants, le matériel autrichien n'appartenant pas aux équipages des contre-torpilleurs coulés, Lika et Triglav, confirmerait la perte, déjà annoncée de plusieurs sources, d'une autre unité ennemie dans ce combat.

La note américaine à l'Angleterre sera retardée

LONDRES. — On mande de Washington, 12 courant, aux Daily News :

« Il est probable que M. Lansing retardera très longtemps l'envoi au gouvernement anglais de sa note sur les applications du blocus, la saisie des expéditions de coton et autres objets similaires, parce que, paraît-il, plus le secrétaire du département des Affaires étrangères étudie les faits, plus il aperçoit compliquée toute la question de la contrebande de guerre.

« Cette circonstance a beaucoup déprimé le comte de Bernstorff et ses partisans américains qui avaient espéré, en se hâtant de proposer un arrangement pour la Lusitania et les autres incidents sous-marins, d'amener le gouvernement de Washington à gourmander l'Angleterre au sujet des tracasseries qu'elle crée aux expéditions de marchandises à travers l'Atlantique. »

La résolution de l'Angleterre

LONDRES. — Le gouvernement espère qu'après l'échec de l'opposition dans le vote du projet de service militaire, il pourra faire passer la loi à la Chambre des communes la semaine prochaine et obtenir la prorogation du Parlement dans une quinzaine de jours.

La situation parlementaire est maintenant assurée.

Le groupe opposé à la conscription avoue qu'il a été complètement battu. (Times.)

Le Times ajoute :

« Nous obtenons graduellement les munitions nécessaires, et le vote de mercredi nous a mis en mesure d'obtenir les hommes dont nous avons besoin, mais il nous faut encore pourvoir aux exigences financières et assurer le nerf de la guerre pour toute la durée des hostilités, quelle que soit cette durée.

« Il est oiseux et malfaisant, quand on envisage les formidables problèmes financiers posés devant nous, de chercher un réconfort dans la pensée que la situation de nos ennemis est pire que la nôtre; il est encore bien plus nuisible d'entretenir l'espoir « que la paix pourrait venir beaucoup plus tôt que ne le pensent certains d'entre nous ».

« Nous devons agir de manière à pouvoir tenir cinq, dix, vingt ans si cela est nécessaire. Notre système financier doit être adapté aux circonstances et parfois révisé pour qu'il nous soit possible de faire face à toutes les éventualités.

UN FIER MANIFESTE de la grande-duchesse de Luxembourg

ANVERS. — La Gazette de Francfort annonce que la grande-duchesse de Luxembourg vient de publier un manifeste déclarant qu'elle saura intervenir au moment voulu pour défendre la liberté et l'indépendance du pays.

Démission du cabinet luxembourgeois

LUXEMBOURG. — Le ministère Loutsch est démissionnaire.

Les attaques russes en Galicie sont irrésistibles

LONDRES. — On mande de Pétersbourg au Times :

« Les prisonniers pris sur le front sud-ouest témoignent du caractère irrésistible des attaques russes en Galicie et en Bukovine. Ils parlent des attaques à la baïonnette avec une horreur non dissimulée.

« Le feu de l'artillerie russe a rapidement démoli les plus formidables fortifications construites par le maréchal Mackensen en Bukovine. Sur la Strypa, la canonnade fut si terrible que la région semble avoir subi un tremblement de terre. Des cavernes profondes, des entassements énormes de terre et de débris, des fils de fer barbelés et divers autres obstacles, rien ne put arrêter l'élan de l'attaque de l'infanterie russe.

LE COMMUNIQUÉ

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'état-major du généralissime :

FRONT DU CAUCASE

Au cours des combats livrés sur ce front, nous avons pris plus de trois cents Askaris, quatre canons et une grande quantité de caissons de munitions.

Un détachement kurde, qui faisait une tentative d'offensive dans la région du nord-ouest de la ville d'Arjiche, a été refoulé dans la direction de l'Ouest.

La santé du kaiser

Les nouvelles, de source allemande, sont, comme bien on pense, optimistes.

NEW-YORK. — M. Bethmann-Hollweg a envoyé un radio-télégramme à l'United Press Association où il déclare que le kaiser n'est pas alité et reprendra bientôt son activité normale.

GENÈVE. — On mande de Berlin que l'empereur Guillaume a reçu avant-hier le nouveau ministre de Perse, qui lui a remis ses lettres de créance. Le secrétaire d'Etat à l'Office des Affaires étrangères, M. de Jagow, assistait à l'audience, qui a duré plus de vingt minutes.

Il est à remarquer que c'est le premier acte public de l'empereur depuis sa maladie.

Le communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Dans la zone entre la Sarca et l'Adige, nous avons travaillé à la protection de Loppio en renforçant les positions qui se trouvent au débouché de la vallée de la Bresta.

Dans la vallée de Terragnolo, l'artillerie ennemie a continué le 12 janvier à lancer des bombes incendiaires sans grand dommage. Dans la zone montagneuse du nord de la vallée de Sugana, l'activité de nos détachements a amené quelques rencontres favorables pour nous avec des détachements ennemis.

Dans le haut Cordevole, ayant constaté la présence de l'ennemi à Zorz, notre artillerie a bombardé le village et l'a incendié, mettant en fuite les troupes qui l'occupaient.

Nous avons bombardé des bâtiments militaires au défilé de Prédil avec le même résultat heureux.

Sur le Carso, l'artillerie ennemie, systématiquement contre-battue par notre artillerie, s'est montrée hier moins active. Nos travaux de renforcement continuent.

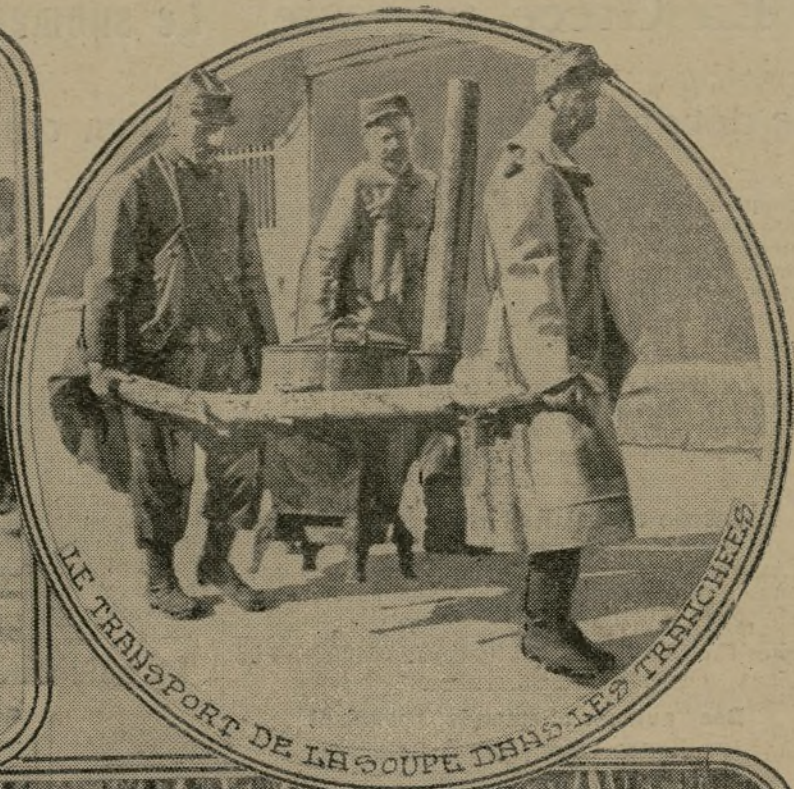
LE CARDINAL MERCIER A ROME

Mgr Mercier vient d'arriver à Rome. Il nous revient qu'il eût fait volontiers, au cours de sa traversée de la Suisse, quelques visites auxquelles il a dû renoncer; il est bien convenu qu'il rentrera en Belgique, mais peut-être a-t-il dû, pour en obtenir la certitude des autorités allemandes, consentir à brûler, entre son siège épiscopal et Rome, quelques étapes intermédiaires.

La révolution au Mexique

LONDRES. — Le général Huerta est mort à El Paso. Les généraux mexicains Almeida, José et Rodriguez ont été fusillés par une escouade de soldats américains, en représailles de l'assassinat des dix-sept citoyens américains.

CUISINES ET CUISTOTS SUR LE FRONT



Les cuisiniers français et britanniques, sur le front occidental, disposent, pour assurer le repas des troupes, d'un matériel de plus en plus perfectionné qui, pourtant, n'exclut pas le pittoresque.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'appel du soir

Je fis sa connaissance alors que j'étais sur les rangs, et en bourgeron. Mon petit sergent, plus jeune que moi d'un quart de siècle, pas hurlleur pour un sou, mais rusé comme un gros singe, me présenta : « Tenez ! mon adjudant !... Voici notre grand peintre lyonnais !... premier prix de Rome !... » L'adjudant, sans dire mot, me regardait fixement le bas des jambes : « Vos pieds ! » me fit-il. Tout de suite, je rectifie !... Mais il hurle : « Vos pieds !... Bon Dieu !... » Je rectifie, moi !... Mais sa clameur de brute emplissait la caserne : « Vos pieds, je vous dis !... bougre d'idiot !... » Il s'expliqua enfin : « Levez vos pieds !... l'un après l'autre surtout !... » Il se baissa... flaira mes deux souliers... l'un après l'autre... Et soudain, prenant à témoin, avec des gestes indignés, l'univers consterné et les caporaux présents, il cria sa rancune : « Vous le voyez, hein !... ce cochon de maître bottier !... Regardez ce qu'il m'a fichu là « dans » ces pieds-ci !... C'est-y un soulier, ça ?... Je lui en voudrais 100,000 comme ça dans le... à ce cochon-là... »

Il continua l'inspection. A son passage, on voyait des rangs se lever les pieds... un par un... « l'un après l'autre surtout ». On le voyait renifler les godillots... On entendait les clameurs, les jurons. On m'expliqua : la brute s'imaginait que le maître bottier lui en voulait, et qu'il réservait pour les hommes de sa section les souliers de rebut... 12 ans d'Afrique, 15 ans de service, 20 ans d'absinthe, avaient fait de ce malheureux un demi-persécuté. C'était, au reste, le type du Flick courtelinesque : une brève figure, nouée et stérile... un brin de regard... un air de traquer... une moustache lessivée d'apéritifs... l'abruti, quoi donc !...

Avec cela, un vrai sac à vin !... Le soir, il s'en venait se faire rendre l'appel... Tendu... roidi... fier comme Jocrisse... ivre à crever. Et au coup de la sonnerie, la ganache hurlait dans les chambrées, en massacrant le refrain : « ... Comptez !... Comptez les hommes !... Comptez les tous !... »

Comme tout cela est loin : 16 mois bientôt !... Et comme il fait triste, ce soir !...

La journée finie, comme il ferait bon pourtant respirer, ici, sur les glacis de ce fort, la douceur assombrie du soir !... La terre d'épreuves dort au pied d'un ciel grave et calme comme les justes. Vivrons-nous longtemps encore sous ce miracle, avec des jours sans prières ?...

Il fait triste, ce soir !... Les choses sont cependant là avec leur constante jeunesse ; et le soleil, qui est la patience même, éclaire et réchauffe !... Déjà grandissent peu à peu des jours nouveaux... Déjà, les premiers trépas commencent de sourire au ciel si doux des nues... Le printemps s'en vient ; et la terre, délivrée des rigueurs, redevient hardie et jeune comme le monde d'Hercule... Laissons !... Les saisons passent avec leurs grands pas clairs et leurs jours tombés... La terre, avec ses champs couchés, s'en va paisible et certaine vers le lointain de l'horizon et des âges, et le ciel y descend sur elle comme sur un monde absous.

Pourquoi donc être si triste, ce soir ?... Parce que sans doute nous sommes les vieux soldats !... défenseurs de ce vieux fort, sans poudre et sans canon, désabusé et pacifique comme un vieil embusqué... Car nous sommes les vieux aux... les incapables... les vieux reins flappés... les cœurs en soufflets... Nous sommes les fatigués, les propres à rien, les feignants, les rossards !... Nous sommes ce qui ne vaut plus la peine de vivre !... Nous sommes le passé périmé et les temps morts !...

Les autres... eux... sont là-bas dans l'effort !... Et les autres sont plus loin encore !... O jeunesse, où es-tu ?... Où êtes-vous, les 20 ans ?... Où êtes-vous, notre cher printemps ? O jeunes morts, elles sont bénies, les légères ténèbres où vous reposez !...

... Mais jeunes et vieux... tous firent de même.

... Ainsi ce Flick !... Cette vieille bête !... Un héros !... Mon ami, le sergent Verdier me l'a écrit. Sa dernière lettre est touchante : « ... Tu sais, celui-là — me disait-il — avec sa petite figure de chien crotté et ses deux sous de cervelle à la chiche... eh bien ! mon vieux !... tout cela est tombé en gloire !... Si tu avais entendu son coup de gueule, de rage et de désespoir, quand notre pauvre père Rouget a été frappé !... Bon Dieu ! ça a soulevé les 60 hommes de leur terrier !... Au fond, c'est lui qui a tout conduit l'affaire. Pauvre bougre, va !... Quand je l'ai vu avec sa patte broyée, j'aurais voulu le ramasser : il

n'a pas voulu. Mais quand tout a été fini, les hommes... eux... y sont allés. Ils l'ont rapporté sans mot dire. On nous a dit qu'il était évacué sur un hôpital de Lyon. Si tu as occasion de le voir, vas-y donc !... Ça fera plaisir à ceux-ci. Tous les jours il y a quelqu'un... tantôt celui-ci... tantôt celui-là... qui demande de ses nouvelles... Hein !... le Flick !... Et ils sont tous comme ça, mon vieux !... Même ceux-là on peut compter dessus !... »

... Et pourquoi donc n'y compterait-on pas ? N'est-ce pas, vieille Gaule des martyrs !...

... Comptez !... Comptez-les bien !... Comptez-les tous !...

Une lettre de ma femme, ce soir !... Ah, mais oui ! je l'avais chargée d'aller voir ce pauvre Joli... ce pauvre adjudant... ne pouvant y aller moi-même... Oui ! c'est ça : elle y a été... Qu'est-ce qu'elle lit ? Qu'elle lui a porté des fleurs !... « ... les deux petites roses qui ont pu fleurir malgré tout, à l'abri du bucher... » elle est marteau ! cette chère fille !... des fleurs à Flick !... tout de même !... « ... La sœur m'a dit qu'on attendait son dernier moment d'un instant à l'autre... » ... Ah ! pauvre bougre, va !... « ... Je n'osais pas entrer... » ... Et pourquoi ?... « ... Je pleurais. — Vous le connaissez ? m'a demandé la sœur... J'ai fait signe que oui... » ... Hé bien, mais oui...

« ... Il avait toute sa connaissance, le pauvre garçon... Je me suis assise à son chevet. Je lui ai dit : Je suis la femme d'un de vos soldats. J'ai dit mon nom. Il m'a fait signe qu'il se rappelait. Je lui ai dit que c'étaient les soldats de la compagnie, là-bas, qui m'envoyaient. Si tu avais vu alors son air !... Ses yeux, vois-tu, avaient cinq, six ans d'âge... pas plus... de la jeunesse comme nous n'en avons peut-être jamais eu, mon ami !... Son cher regard ne me quittait pas... Je vois peut-être plus de choses qu'il n'y en a eu... mais tant pis. Je lui ai causé un peu, tu sais. Je ne me rappelle pas ce que je lui ai dit. Mais il avait l'air si bon, si enfant, si calmé... que je n'avais même pas à chercher mes mots. Ceux de la tendresse sont venus, sans que je les ai appelés. « Souffrez-vous ?... mon ami ! mon cher ami !... — Non ! », me fit-il doucement. Je voulais m'en aller ; mais il a eu l'air si désespéré que je suis restée. D'ailleurs, la sœur me l'a dit : « Restez ! », me fit-elle, en rangeant amicalement l'oreiller. Je lui ai essuyé son front moite de sueur... à ce martyr. Il a souri alors... un cher sourire... aussi doux que les nôtres, vois-tu !... J'ai laissé ma main appuyée là... contre sa joue... Il se pressait là contre !... O mon Dieu !... C'est là qu'il est mort, une heure après... »

... Et depuis, comme tant d'autres, il repose en paix...

... Pour tous les compagnons de ce repos, le monde, le vaste monde, chemine avec douceur ; car les voies de Dieu passent tout le long de ces petites tombes !...

Elle s'est levée à son heure... l'âme que le Christ a comptée sienne !...

... A l'appel du soir... à son heure de martyre... aussi belle, aussi pure que l'eau dans les sources... l'âme s'est levée... celle que le Christ a comptée !...

... Comptez !... Comptez-les bien !... Comptez-les tous !

Gaston Roupnel.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

M. Héron de Villefosse a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une note du Père Delattre, au sujet de la découverte, à Carthage, de plusieurs sépultures chrétiennes intéressantes, et, notamment, d'un sarcophage en marbre, contenant le corps d'une femme ornée de nombreux bijoux d'or et de pierreries. L'intérêt de cette découverte tient surtout à ce que les bijoux ont été retrouvés à leur place primitive et que l'ensemble n'en a pas été dispersé.

M. l'abbé Chabot présente ensuite un travail sur les inscriptions puniques de la collection Marchant, au Louvre, et il montre l'intérêt exceptionnel qui s'attache à diverses de ces inscriptions.

En terminant, l'abbé Chabot a informé l'Académie que, d'après un rapport adressé au Foreign Office, les Turcs auraient, ces temps derniers, incendié la résidence de la ville de Scert (Kurdistan), où se trouvait une importante bibliothèque renfermant près de deux cents manuscrits syriens et arabes. Ils se sont, en outre, emparés de l'évêque chaldéen Addal Cher, un ami de la France, et de l'évêque arménien, qui ont été brûlés vifs sur la place publique.

Enfin, M. Camille Jullian expose une théorie pangermanique qui s'est introduite dans les livres de l'érudition germanique ces dernières années. Jusqu'ici, tous les historiens étaient d'accord que l'empire, fondé en Gaule par Posthume, en 258, avait un caractère uniquement romain ; l'érudition d'outre-Rhin a changé tout cela ; elle fait de l'empire de Posthume un empire à la façon germanique.

A LA CHAMBRE

Défense de saisir un mobilisé sans autorisation du juge !

Un prologue à la discussion sur les loyers.

Par voie d'interpellation, M. Aristide Robert a saisi hier la Chambre des conditions dans lesquelles est appliqué le moratorium des loyers et des saisies-gageries et saisies-arrests exercées sur les biens des mobilisés. Et, malgré une proposition d'ajournement du garde des Sceaux, par 410 voix contre 78 la discussion immédiate a été ordonnée.

C'est, en somme, un exploit d'huissier que l'interpellateur soumet à l'appréciation de ses collègues. Un fermier mobilisé, dont la femme s'est vu refuser l'allocation pour elle et ses deux enfants, et qui exploitait avant la guerre 25 hectares pour un fermage de 1.200 francs, a été l'objet d'une saisie-arrest portant sur une charrue, 5 fûts vides, 4 poules ou poulets, 200 bottes de fourrage, 2 chevaux dont un hors d'usage (*sic*), 5 vaches, un tas de blé non battu, 3 fûts pleins de cidre, un mouton, 4 lapins, etc. Dans une chambre, une couchette servant au coucher du saisi et deux lits servant au coucher des enfants ; dans une armoire, 6 draps et 15 torchons.

Pour ce pauvre matériel saisi, l'officier ministériel a laissé un gardien qui reçoit 1 fr. 50 par jour ; le coût de l'exploit est de 37 fr. 60.

Et M. Robert ajoute :

Il y a deux mois que cette pauvre femme n'a pas eu de nouvelles de son mari ; c'est tandis qu'elle se trouve dans l'angoisse qu'on lui inflige ces tracasseries et ces vexations. Je demande au gouvernement de faire cesser de pareilles pratiques, comme l'article 2 de la loi du 5 août 1914 le lui permet. (*Applaudissements.*)

M. Levasseur rappelle qu'il a déjà signalé à M. Briand l'attitude de certains juges de paix de Paris et de la banlieue à l'égard de femmes de mobilisés.

M. Laval, jeune avocat, également député socialiste de la Seine, convie le garde des Sceaux à sévir contre les magistrats en rébellion contre la loi plutôt qu'à écouter les suggestions des interpellateurs du Sénat.

Si, dit-il, vous n'aviez pas hésité à prendre des sanctions contre les mauvais magistrats qui, au mépris de la loi, ont condamné et expulsé des femmes de mobilisés payant moins de 600 francs de loyer, les autres n'auraient pas persisté à errer dans ce chemin dangereux.

Très applaudi par ses amis, M. Laval reproche au gouvernement d'avoir introduit dans le dernier moratorium l'obligation de payer pour les locataires dont les propriétaires peuvent prouver qu'ils ont des ressources égales ou supérieures à 3.000 francs. Il s'élève contre les spéculateurs du bâtiment qui, depuis vingt ans, ont monopolisé à leur profit les plus-values collectives telles que celles résultant de l'établissement de lignes du Métropolitain et augmenté démesurément leurs loyers.

Dans sa réponse, M. Viviani, garde des Sceaux, reconnaît que, dans deux seuls cas, portés à sa connaissance, les magistrats ont rendu des sentences erronées. En ce qui concerne la clause nouvelle concernant les locataires qui ont un traitement assuré de 3.000 francs et un loyer inférieur à 600 francs, il fait observer que ces locataires ont le droit de fournir la preuve qu'ils ne sont pas en état de payer.

Le ministre de la Justice se déclarant prêt à étudier si les décrets moratoires peuvent être complétés par une disposition précisant que les saisies-gageries et saisies-arrests ne pourront être faites qu'avec l'autorisation du juge, la Chambre, sur la proposition de MM. Louis Deshayes, Patureau-Baronnet et Ribeyre, vote à mains levées un ordre du jour invitant le garde des Sceaux à procéder à cette modification. A la demande de MM. Laval et Ernest Lafont, elle déclare, d'autre part, compter sur le gouvernement pour que les décrets moratoires soient appliqués dans leur esprit et dans leur texte.

En fin de séance, après un échange d'observations entre MM. Landry et Bender et M. Viviani, garde des Sceaux, la Chambre vote le projet de loi, retour du Sénat, relatif à la déclaration obligatoire des biens des puissances ennemies. Une proposition de loi de MM. Landry, Breton et Honorat, qui prévoit et organise le contrôle des œuvres qui font appel à la charité publique, est adoptée sans débat. La proposition de M. Paul-Meunier, relative à la censure, est renvoyée à huitaine.

UN AN DE GUERRE ILLUSTRÉE

Si vous voulez avoir sur les préliminaires, les événements de la campagne et les mesures de défense nationale la documentation la plus complètement illustrée, la plus exacte, procurez-vous, pour 25 francs, la collection d'Excelsior. Ecrire pour détails à Excelsior, 88, Champs-Élysées.

Ayuntamiento de Madrid

1914 -- CINÉMATOGRAPHIE IMPÉRIALE -- 1916



Dix-huit mois de guerre et de folles espérances déçues ont fait de l'empereur bravache un empereur qu'on dit agonisant. Quoi qu'il advienne demain de celui qui voulut faire trembler le monde et qui frémit à la pensée de sa fin peut-être prochaine.

L'histoire gardera le saisissant souvenir de la décadence physique d'un homme qui meurt pour avoir voulu monter trop haut et dont les pires souffrances morales doivent hanter l'agonie à la pensée de la catastrophe où l'Allemagne va s'abîmer.

LA VIE INTELLECTUELLE

La victoire de la France sur les Français

M. Pierre Hamp est un des écrivains originaux de notre époque où l'originalité parmi les écrivains fut rare. Il a étudié avec une sorte d'émotion attendrie et passionnée les problèmes sociaux et les situations ouvrières. Ses livres, ses romans publiés sous ce titre général, douloureux et fort : *la Peine des Hommes*, sont à la fois des enquêtes et des cris de pitié, de détresse, de révolte et d'indignation. Chacun d'eux est consacré à une grande industrie, à un grand commerce, à une grande organisation économique : *Marée fraîche*, *Vin de Champagne*, *le Rail*.

M. Pierre Hamp est parfaitement informé de toutes les complications de ces entreprises, de tous les jeux et de tous les conflits d'intérêts qui fatalement s'y développent; et il saura dissenter à bon escient de la concentration des capitaux et de certains de ses effets désastreux; mais en même temps — et c'est ce qui assure à chacun de ses livres une animation puissante — il suit les hommes emportés dans ces immenses et irrésistibles mouvements d'intérêts matériels; il voit, à n'en pas douter, qu'ils sont peu de chose, qu'ils sont, hélas! trop peu de chose; il est saisi d'une pitié infinie pour la faiblesse ouvrière, pour la misère humaine, et cette pitié loyale et profonde est essentiellement communicative.

Elle le serait davantage peut-être si M. Pierre Hamp écrivait plus simplement. Mais il lui est arrivé de mettre en son style tous les raffinements médiocres d'une écriture terriblement artiste et faussement artiste. Ce romancier social, si ferme, si vigoureux, si pathétique, semblait de plus en plus enclin à exprimer les plaintes du prolétariat souffrant avec tous les ornements contournés, chantournés, tarabiscotés, tortillés du style précieux... Erreur ou faute de goût. Mais voici que soudain M. Pierre Hamp se corrige de cet excès — regrettable particulièrement chez lui, de pensée si nette... Le journalisme lui a enseigné le bienfait de la simplicité littéraire, la supériorité et la nécessité même de l'expression rapide et directe. Et M. Pierre Hamp écrit presque sans artifices un petit livre tout plein d'observations excellentes et de judicieux préceptes moraux et sociaux, sous ce titre abondant en promesses heureuses et magnifiques : *la Victoire de la France sur les Français*.

C'est en effet une des seules victoires qu'il nous reste à remporter et je me demande si nous n'avons pas commencé à gagner la bataille.

M. Pierre Hamp se le demande lui aussi et il me paraît avoir foi en notre avenir national, il me paraît être bien persuadé, non seulement de la victoire française, mais encore de la résurrection de la France après la victoire.

La guerre a modifié quelques-uns de ses points de vue et surtout elle lui a communiqué un optimisme sérieux et grave. Naguère, dans ses romans véridi-

ques — et poignants — M. Pierre Hamp ne se dé-pouillait pas d'un certain pessimisme un peu âpre, plus désenchanté encore. Dans ses livres, l'injustice sociale apparaissait énorme et fatale. Il semblait bien que l'individu sans appui dût être écrasé, broyé, annihilé. M. Pierre Hamp n'était pas précisément un écrivain révolutionnaire : il ne proposait pas des solutions catégoriques... Mais son pessimisme était d'autant plus désespéré... et on pouvait croire que les hommes seraient inéluctablement, éternellement victimes du mal des institutions...

Aujourd'hui, Pierre Hamp professe que les institutions et que les hommes eux-mêmes peuvent être réformés... Il y a une aspiration universelle au mieux.

M. Pierre Hamp, sur ce sujet qui est fort important, nous donne la plus complète et la plus raisonnable consultation. Consultation d'un esprit libre, d'une âme sincère, d'un cœur généreux. Consultation d'un écrivain qui a observé les réalités mêmes et qui les a comprises... Il est beau que ce livre d'un romancier soit dédié à M. Arthur Fontaine qui a étudié avec tant de pénétration les questions économiques, les difficultés professionnelles, les problèmes sociaux. Cette dédicace est bien significative. Et elle est bien due à l'un des hommes expérimentés qui ont le mieux discerné les grandeurs et les douleurs de la vie contemporaine!

Ces grandeurs, M. Pierre Hamp les découvre où M. Arthur Fontaine les a distinguées. Il déclare énergiquement : « Nous, Français, croyons qu'il suffit, pour demeurer un grand peuple, de penser noblement. Notre nation, vouée au culte des écrivains, des artistes, prend trop de goût à la figuration de la vie. Irréaliste, elle perd la force matérielle nécessaire pour distribuer dans le monde son influence. » Et M. Pierre Hamp entend que notre nation s'assure désormais cette force matérielle, soutien indispensable de la force intellectuelle et de la force morale. Il veut d'abord réconcilier le travail avec l'intelligence et que la classe — si j'ose employer ce mot qui est celui que M. Pierre Hamp emploie — et que la classe la plus productrice soit la plus honorée.

Il veut ensuite que notre industrie rayonne dans l'univers, et que cette industrie triomphe, non seulement par l'oppression des concurrents germaniques recommençant sans relâche leurs opiniâtres efforts, mais par le perfectionnement de nos propres moyens industriels et commerciaux. Il veut garantir à notre industrie des ouvriers sains et nombreux, les prendre où ils se trouvent : hors de nos frontières. Il veut supprimer les trois facteurs de la mortalité ouvrière : l'insalubrité du travail, le délit d'alcool, le taudis du logement... « Que ce qui est vivant puisse d'abord vivre! » Après, nous augmenterons la natalité! Il veut aussi organiser la participation aux bénéfices. « La force possible de la nation est dans l'apaisement des conflits du travail, non par le bien-être, la contrainte adroite, mais par la justice accomplie. » Et encore : « Est-il possible que les hommes qui auront accepté le risque de la mort pour la réalisation de la justice internationale consentent à ne pas réaliser la justice dans la nation? » Oui, est-il possible?

Mais chacun voudra donner sa réponse aux interrogations de M. Pierre Hamp. Quelle que soit cette réponse, chacun saura gré à M. Pierre Hamp de la franchise clairvoyante de ses interrogations. Puissent tous les écrivains abandonner les vaines frivolités littéraires! Puissent-ils écrire désormais pour accomplir une œuvre utile!

J. Ernest-Charles.

TRIBUNAUX

L'affaire Rothschild-Raunheim

Le 21 mai 1915, sous la double prévention d'injures et de diffamation envers MM. de Rothschild frères, le tribunal correctionnel condamnait M. Raunheim, courtier en métaux, à trois mois de prison avec sursis, 200 francs d'amende, 2.000 francs de dommages-intérêts et cinq insertions.

Sur appel du jugement, la chambre des appels correctionnels a rendu, hier, son arrêt longuement motivé. « Considérant que la culpabilité de Raunheim doit être appréciée avec une sévérité d'autant plus grande que ses imputations ont eu, en un pareil moment, au cours de la lutte sans merci de la guerre actuelle, un caractère particulier de gravité, puisqu'elles étaient de nature à troubler profondément le sentiment public,

Par ces motifs, la Cour condamne Raunheim à deux mois de prison sans sursis, 1.000 francs d'amende et confirme les dommages-intérêts et les insertions. »

Cervantès avait acheté un "Murillo" douze francs

L'Espagnol Cervantès, qui cumule avec sa profession de coiffeur celle de brocanteur et marchand de tableaux, avait confié à M. Stéman, Russe naturalisé, un tableau attribué à Murillo, représentant, d'après Cervantès, « Saint François de Padoue », d'une valeur considérable.

Au dire de l'Espagnol, Stéman n'aurait pas restitué le tableau, ou plutôt lui aurait substitué une toile à neuf personnages, sans aucune valeur.

Le tribunal correctionnel condamna Stéman pour détournement du soi-disant Murillo à quatre mois de prison et à la restitution du tableau.

L'affaire revenait hier devant la chambre des appels correctionnels, où M. Lagasse a plaidé pour Stéman, en présence du tableau litigieux. Le défenseur, avec beaucoup d'humour, a raconté que le tableau que Cervantès prétend être un Murillo avait été acheté 12 francs, et il a démontré que si Padoue s'enorgueillissait d'avoir fait canoniser saint Antoine, elle ignorait saint François. La Cour a acquitté M. Stéman.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Les réformes frauduleuses

Le docteur Fortuné Laborde, médecin auxiliaire de 2^e classe, inculpé dans l'affaire des réformes frauduleuses, a été longuement entendu, hier, par le capitaine rapporteur Bouchardon. Il s'agissait, cette fois, de recueillir ses déclarations au sujet de la plainte portée contre lui par le secrétaire d'état-major René Du Bosq, pour coups et violences.

On se souvient que ce dernier avait été frappé, renversé et à demi étranglé par le docteur Laborde, en présence de M. Dhubert, commissaire à la Sûreté générale. Le médecin auxiliaire Laborde aura très vraisemblablement à répondre d'une inculpation de coups et violences par un supérieur à un inférieur.

Ajoutons, d'autre part, que deux nouveaux mandats d'arrêt ont été décernés contre deux militaires qui avaient recouru aux bons offices du docteur Lombard pour se faire hospitaliser à Neuilly.

NICE RIVIERA-PALACE

Séjour idéal
Merveilleux parc de 30.000 mètres. — PRIX REDUITS

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 15 JANVIER 1916

(16)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE VII

Le dompteur de Guillaume II

(Suite)

Si l'empereur, même, tremblant et pâle, s'était dressé, c'était, en vérité, beaucoup plus par frayeur que par surprise!

À quoi s'attendait-il donc ?...

Que regardait-il, maintenant ?...

La voix continuait :

— Tu ne m'attendais pas, triple fou ?... Tu te croyais tranquille ?... Tu t'imaginais qu'après avoir, pendant des années, travaillé pour toi, plus encore que pour moi, j'allais te laisser compromettre mon œuvre ?... Eh bien ! tu te trompais !... A nous deux, Guillaume le Petit ! A nous deux, Guillaume l'assassin ! A nous deux, Guillaume le sabotin !... Voici ton maître !... Me voilà !... Eh bien ! tu ne me serres pas la main ?...

Une tapisserie d'Aubusson — un chef-d'œuvre volé en 1870 — s'était soulevée.

Elle avait démasqué une porte secrète donnant

sur un étroit escalier dissimulé dans l'épaisseur de la muraille.

Par cette porte, un homme entra...

C'était lui qui parlait, c'était lui qui, de cette façon autoritaire et fantastique, insultait, sans qu'il osât répondre, Guillaume II, empereur d'Allemagne!

Sans qu'il osât répondre ?

Vraiment non ! L'empereur semblait même incapable d'articuler une seule parole...

Après s'être levé brusquement, il avait reculé devant l'apparition de son interlocuteur...

Guillaume II n'était pas seulement en face de son maître... il était en face de son dompteur !

L'homme, cependant, poursuivait, tandis qu'avec une grande tranquillité il s'occupait à refermer la porte secrète :

— Eh ! eh !... on dirait que ma visite ne te plaît pas, Guillaume ?... Tu me reconnais, je suppose, cependant ? Jadis, tu m'appelais ton Remords... C'était très romantique ! Mais j'avais beaucoup plus raison lorsque je me nommais, moi : ton Crime !... Tu te souviens, Guillaume ?...

L'empereur, plus blême qu'un mort, semblait prêt à défaillir :

— Vous ?... murmurait-il. Vous ! ici !...

— Tu le vois bien !

— Que me voulez-vous donc ?...

L'homme mystérieux eut un ricanement.

— Te faire souvenir de certaines choses et t'en faire prévoir d'autres !...

L'homme se retournait vers l'empereur...

— Assieds-toi donc, Guillaume ! Tu ne peux pas te tenir à genoux, malheureux ! Tu n'es pas assez fort pour cela !...

Guillaume II, comme un enfant qui n'ose répondre, se laissa tomber sur un fauteuil...

Mais, à ce moment, de ses lèvres exsangues, un

murmure s'échappait, un cri de rage, qui s'étouffait dans sa gorge contractée :

— L'Homme Noir !... L'Homme Noir !...

Était-ce donc le mystérieux personnage, dont la seule pensée avait terrifié Josette, qui se trouvait en présence de l'empereur d'Allemagne ?...

Il suffisait de le regarder pour le deviner...

Oui ! C'était bien l'Homme Noir; lui seul pouvait avoir cette apparence fantastique, troublante, épouvantable...

L'Homme Noir !

Il faisait trembler Guillaume II ! Il le faisait trembler au point que soudain il éclata de rire :

— Hein ! Ma présence ne te cause aucun plaisir, Guillaume l'imbécile ? Que veux-tu ! Cela prouve qu'avec le temps l'on change de sentiments !... Jadis, quand tu n'étais pas empereur, tu étais plus content de me voir... Voyons ! tu ne nies pas cela ?... lorsque ton père s'obstinait à vivre, et que tu rêvais le trône ?...

Mais un frisson d'horreur semblait avoir parcouru Guillaume II des pieds à la tête...

Il se trouva debout, les mains jointes, suppliant :

— Ah ! taisez-vous ! taisez-vous ! par pitié !

— Par pitié ? riposta l'Homme Noir. Qu'est-ce que c'est donc que la pitié ? Je ne connais pas cela !

Il eut un ricanement, et continua :

— Et puis, je ne veux pas me taire, Guillaume ! Au contraire ! J'aime bien à me rappeler le passé !... Tiens !... tu joins les mains exactement comme ce fameux jour où tu me disais : « Il faut que mon père disparaisse ! Il faut que je règne !... » Et tu me montrais ton bras trop court, infirme que tu es !... Et tu me disais : « Faites ce que je n'ose faire... vous serez ensuite un autre

PARIS PENDANT LA GUERRE

Charbon !

Dans la devanture de la boutique peinte en noir, deux grands guichets sont percés. Sur l'un, il y a écrit : « CAISSE. On ne rend pas de monnaie ». Sur l'autre, il n'y a rien d'écrit. Derrière le premier se tient une femme près d'un pot de faïence bleue, où se fane un bouquet de violettes et de mimosas; elle change l'argent et les billets qu'on lui tend contre de petits morceaux de carton rouge. Derrière le second est aussi une femme; celle-là, c'est une robuste gaillarde aux manches retroussées jusqu'aux coudes sur ses bras robustes; ses cheveux sont cachés par un bout de toile noire enroulé en forme de turban; en échange du petit morceau de carton rouge, elle donne un petit sac.

Un petit sac de quoi ?

Un petit sac de charbon.

Aux guichets, les gens font la queue et attendent



leur tour : c'est un pittoresque petit tableau de Paris en temps de guerre. Une grande affiche indique les prix depuis la tête de moineau jusqu'à l'anthracite; pour 1 franc, 1 fr. 25 ou 0 fr. 75 vous pouvez avoir votre petit sac, un sac de poupée ou de charbonnier lilliputien; on ne le charge pas sur son dos avec des gestes d'hercule, on l'emporte tout simplement sous son bras, pour se chauffer toute la journée.

A ce qu'il paraît, on réalise une grande économie en achetant ainsi son charbon tous les jours. Du moins on me l'a dit, car moi je n'y connais pas grand'chose; mais, en tout cas, il y a beaucoup de gens qui emploient ce système, des femmes qui viennent avec un sac vide, et qui s'en retournent plus lentement avec leur chargement. Tout ce bout de rue n'est animé, on dirait les alentours d'une ruche d'abeilles.

Il y a des femmes en cheveux qui sont allées faire leur marché, le filet à la main; de bonnes ménagères, de petites vieilles qui ont bien du mal avec ce paquet si lourd; il y a des gosses aussi, des gosses qui tiennent dans leurs mains leur argent pour ne pas le perdre et qui chargent sur leurs épaules, comme

de vrais charbonniers, le sac qu'ils viennent d'acheter. Ils sont très fiers de montrer comme ils sont forts. Sortant de l'atelier, une coquette midinette s'arrête : elle aussi vient acheter du charbon; mais comment va-t-elle l'emporter ? Elle n'est pas em-



barrassée. Elle enveloppe son charbon d'un morceau d'étoffe à fleur; elle dit :

— Salir mon beau corsage de mousseline de soie rose, cela ne serait pas à faire.

Mais, surtout, ce dont elle aurait peur, c'est qu'on la rencontrât. De quoi est-ce qu'elle aurait l'air avec un sac de charbon sous le bras !

Bien qu'il y ait écrit sur la porte de la boutique : « Vente populaire », il n'y a pas que les pauvres qui profitent de cette façon d'acheter du charbon. Les petits bourgeois du quartier et même les grands ne vont pas faire la queue à la porte du marchand, bien sûr; mais ils y envoient leurs bonnes.

Il y a même une nourrice qu'on y rencontre tous les jours. Après avoir promené son nourrisson, ou plutôt son ex-nourrisson, car c'est un gros gaillard qui va bien sur ses deux ans, elle arrête la petite voiture devant la boutique du charbonnier, le gosse doit en descendre, et à sa place on installe un beau sac de charbon; la nourrice rentre ainsi chez ses maîtres. Le gosse jette derrière elle en tenant un pan de sa jupe; il jette à ce sac qui trône dans sa voiture un regard noir chargé de la haine la plus féroce.

Quand il y a trop de monde, il faut attendre longtemps avant d'être servi, et, pour passer son temps, on bavarde. On parle de la guerre, de ce que le généralissime a fait et ce qu'il aurait dû faire, de ceux qui sont là-bas, dans les tranchées...

Mais voilà qu'intrigué par ce groupe, un poilu, un vrai, un permissionnaire, qui vient de la gare avec encore sur ses souliers et sur sa capote de la boue de Champagne, s'est arrêté :

— C'est ça qu'il nous faudrait là-bas, une boutique de bougnat comme ça. Il ne manquerait plus



que le fourneau pour faire brûler le charbon, et le fauteur pour fumer sa pipe en se chauffant les pieds. Ça au moins ce serait « le confort dans la tranchée », comme ils disent dans les journaux ».

Tout le monde se retourne pour le regarder; on l'entoure, on ne pense plus au charbon, il faut qu'il réponde aux questions, et il raconte des histoires. Tout d'un coup, l'heure qui sonne à l'horloge du collège tout proche jette le désarroi parmi toutes ces femmes autour du poilu :

— Onze heures, c'est pas Dieu possible, et mon dîner qui n'est pas en train ! Qu'est-ce que madame va dire ?

— Vous en faites pas, mam'zelle. Faut jamais s'en faire.

— Soyez tranquille, j'y dirai que j'ai attendu pour le charbon, et puis si elle n'est pas contente, elle n'a qu'à y aller voir elle-même.

Cependant, la boutique est presque vide; on annonce qu'il n'y a plus de tête de moineau et qu'il n'y en aura peut-être pas avant quelques jours. Tout le monde est désolé. Seul jubile le petit charbonnier du coin, qui vend son charbon selon l'ancien système et qui ricane en pensant que ses anciennes pratiques vont bien être obligées de revenir chez lui.

André Warnod.

NOUVELLES BRÈVES

Conseil de la défense nationale. — Le Conseil de la défense nationale s'est réuni hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré.

A l'Élysée. — Le président de la République a reçu hier le comité de l'œuvre « Le Souvenir de la France à ses marins » qui lui a été présenté par M. Guist'hau, ancien ministre, président, et l'amiral Fournier, premier vice-président.

Visites présidentielles. — Le président de la République a rendu hier après-midi, à l'infant don Carlos et à S. A. le prince de Monaco, la visite qu'il en avait reçue cette semaine.

Une femme assassinée à Rosny-sous-Bois. — Dans la matinée d'hier, un assassinat a été commis 142, rue de Neuilly, à Rosny-sous-Bois. La victime est une dame Haillet de Logpré, trente-deux ans. Elle a été trouvée étendue dans sa chambre, tuée d'un coup de couteau au cœur. Le crime a eu le vol pour mobile, et le coupable est connu. C'est un soldat du 1^{er} régiment du génie, Louis Laurencot, trente-neuf ans, sorti récemment de l'hôpital Bégin, à Saint-Mandé. Son arrestation est imminente.

Mort accidentelle d'un G. V. C. — TROYES (Dép. part.). — Près de Clercy, on a retiré de la Seine le cadavre en décomposition d'un G. V. C. nommé Martin-Gorce, quarante-six ans, originaire du Puy-de-Dôme. L'enquête a conclu à une mort accidentelle.

Un survivant de l'explosion du « Bayo ». — LA ROCHELLE. — Hier matin a été transporté à l'hôpital Saint-Louis un matelot espagnol nommé Pilolo, vingt-sept ans, seul survivant des vingt-six hommes composant l'équipage du vapeur « Bayo », qui était parti de Huelva pour La Pallice avec un chargement de pyrite. La vapeur s'est éteinte jeudi matin, vers 5 heures, après avoir heurté une mine flottante dans les parages de Chassiron.

Un poète mal inspiré. — GENÈVE. — Hier a eu lieu, devant la cour pénale fédérale, le procès intenté à Elvezio Crivelli pour publication d'une poésie injurieuse contre l'empereur d'Allemagne. Crivelli a été condamné à 300 francs d'amende; la taxe de justice et les frais sont fixés à 100 francs.

Nomination d'un ministre allemand à Bucarest. — BALE. — Le gouvernement allemand a nommé le baron van den Busche ministre à Bucarest.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PIGIER

moi-même, mon conseiller, mon ami le plus cher !... » Tu te rappelles cela, Guillaume ?...

L'empereur d'Allemagne, de tout son long, venait de choir sur le tapis...

Quels horribles souvenirs on évoquait devant lui !...

Était-ce donc vrai ? Il avait fait cela ?...

Sa Majesté Impériale s'était souillée d'un crime ?

Guillaume II ne protesta pas...

Il retrouvait à peine la force de demander encore :

— Que voulez-vous ?...

Alors, l'Homme Noir se croisa les bras.

Il semblait, soudain, qu'à son tour une colère folle le faisait tressaillir...

— Ce que je veux, Sire ?... C'est t'enfoncer un peu plus dans la boue où tu roules, si tu refuses de m'obéir !... C'est sauver l'Allemagne... s'il en est temps !... Allons ! debout ! empereur !... Il y a dix ans que tu ne m'avais pas vu, car depuis dix ans tes pitreries me faisaient rire ! Je me tenais dans l'ombre... j'admirais tes turlupinades ! Je songeais : « Mon complice est fou !... Quand on l'enfermera... quand son imbécile de fils lui succédera... alors, je verrai si je dois agir !... » Mais, vraiment, Guillaume, tu m'as poussé à bout ! La farce ne t'a plus suffi ! Après avoir été grotesque il te faut être criminel ? Tu n'es plus seulement le cabotin couronné de Potsdam, l'assassin de ton père... tu fais mieux : tu es celui qui veut ruiner mon œuvre ! tu es l'ambitieux qui déclare la guerre !...

La voix de l'Homme Noir s'exalta :

— La guerre ! Je la voulais, pardieu ! moi aussi !

Je hais la France plus que toi ! Mais jamais, vois-tu, je n'aurais choisi ce moment pour agir !

La guerre à la France ?... Allons donc ! C'est la

guerre au monde tout entier, que tu vas faire ! Et le monde te ferait enfermer comme un fou mal-faisant, si je n'étais pas là, moi !...

L'Homme Noir s'était croisé les bras. Il contemplait, impérieux, l'homme affaibli, haletant, qui se traînait à ses pieds sur le tapis du cabinet...

— Debout ! Guillaume ! Debout, te dis-je ! Faut-il faire claquer mon fouet, pour t'apprendre à être un peu brave ?

Péniblement, Guillaume II se redressa.

L'Homme Noir le toisa d'un regard :

— Tu as vieilli, décidément ! Le squelette commence à paraître en toi ! Signe de décrépitude, Guillaume !... Bon ! Qu'importe ? Entends-moi bien, maintenant !...

L'Homme Noir paraissait, une seconde, réfléchir profondément, puis, lentement, d'une voix impérieuse, d'une voix de maître, il continuait :

— Guillaume, j'étais — il y a deux jours encore — en France. Grâce à Dieu, depuis longtemps, j'entretiens tout un système d'espionnage. Je sais donc ce que tu ne sais pas... et ce que personne ne sait, ici. Si tu n'avais point déclaré la guerre, imbécile, tu n'aurais point l'ennui de me voir ! Mais tu as fait cette faute. Tant pis pour toi ! Désormais, mon camarade, je redeviens ton ombre, je ne te quitte plus... Tu ne vas plus être que le pantin dont je tirerai les ficelles ! Tu es l'empereur que l'on montre... je serai l'empereur qui décide ! Et cela... pour l'Allemagne... pas pour toi !

L'Homme Noir ricana, il interrogea :

— Est-ce entendu, Guillaume le Fou ?...

Mais, peut-être, cependant que Guillaume II hochait la tête, l'Homme Noir avait-il surpris la

flamme de haine allumée dans les yeux de l'impé-

rial parricide ?

— Oh ! je sais ce que tu penses ! reprenait-il... qu'il te serait peut-être aisé de te débarrasser de moi ?... Oui, sans doute, tu voudrais me tuer ?... L'Homme Noir, qui va te sauver, te gêne ?... Eh bien ! Guillaume, tu ne me tueras pas ! Quelque part, entends-tu, j'ai une lettre de toi... tu dois le savoir ?... qui prouve, à n'en pas douter, la façon... rapide... dont tu es monté sur le trône... Cette lettre-là, Guillaume, si je venais à disparaître, le monde pourrait bien la lire ! Tu ne le voudras pas !...

L'Homme Noir eut un éclat de rire joyeux; puis, haussant les épaules soudain, s'informa :

— Je pense que tu as compris ? Qui ? Très bien !

En ce cas, je passe à autre chose... Il faut que je voie ton fils, Guillaume ! Appelle cet imbécile de kronprinz qui ajoute à ta folie la morgue et la fatuité de ta caste militaire... Appelle-le ! Il connaît l'Homme Noir ! Il ne sera pas surpris de me voir, car, tout à l'heure encore, je l'entretenais...

Toi, Guillaume, tu vas aller te coucher ! Il te faut du repos ! Bel empereur, tu aurais la fièvre, demain, sans cela... On te verrait pâle et défait...

Un rire de pitié secoua l'Homme Noir, cependant qu'il continuait :

— Assassin sanguinaire que je fais trembler de

peur ! Conquérant qui as un sabre au côté et n'oses pas te jeter sur moi ! Empereur qui me hais et m'obéis... Va dormir ! Tu n'es bon qu'à cela ! C'est dans ton lit que Ta Majesté est le moins nuisible !

Va ! sonne ton fils ! J'ai besoin de mon laquais !...

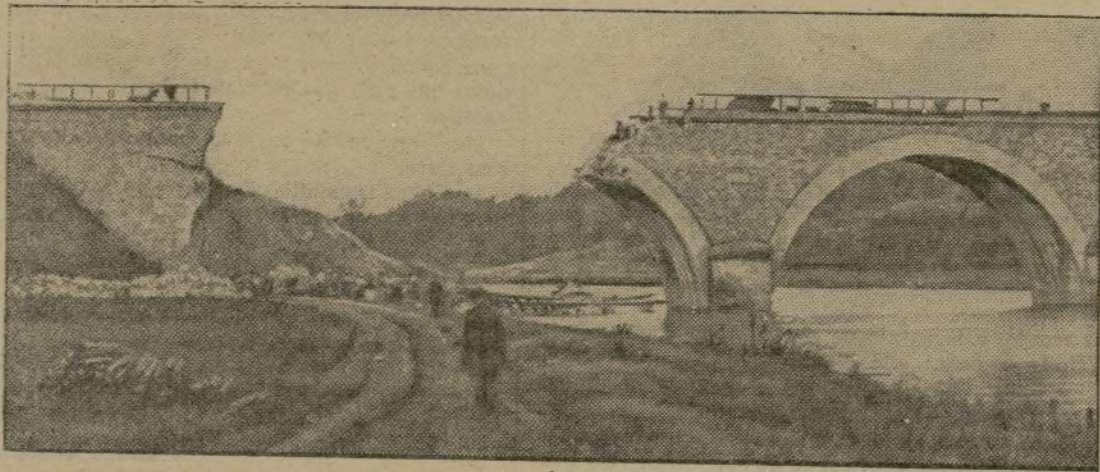
Vingt minutes plus tard, dans les jardins particuliers de Potsdam, deux hommes s'avançaient qui semblaient discuter avec ardeur.

Ces deux hommes étaient le kronprinz d'Allemagne et l'Homme Noir.

La suite à demain.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Comment on détruit les ponts



Surprises par l'attaque brusquée d'un ennemi fourbe et bien préparé, nos troupes durent, au début de la campagne actuelle, se replier jusqu'à l'époque de la bataille de la Marne.

Souvent harcelés par des contingents supérieurs en nombre et en munitions, les nôtres durent, pour entraver la marche rapide des Allemands, détruire les nombreux ouvrages d'art qui permettaient de passer les fleuves ou les vallées encaissées.

Le nombre des ponts, ponceaux, aqueducs, tunnels qui depuis le début des hostilités furent sacrifiés sur tous les fronts est considérable.

Le génie militaire a pu, il est vrai, reconstruire en quelques jours certains de ces ouvrages et nous verrons prochainement comment il opère. Nous allons indiquer aujourd'hui comment s'effectue la destruction.

Deux cas sont à envisager. Ou bien on opère dans son propre pays, et alors le service du génie connaît les puits ménagés à l'avance, ou encore on opère en pays ennemi, et il faut alors improviser, créer soi-même les puits de mine. Dans l'un et l'autre cas, le principe de destruction est le même. Il varie seulement selon qu'on opère sur un ouvrage en maçonnerie ou sur un ouvrage métallique.

La destruction des ponts de 6 à 7 mètres offre peu d'intérêt en raison de la rapidité avec laquelle l'ennemi y remédie.

En ce qui concerne les ouvrages plus importants, on abat, si on ne peut faire mieux les arches. Mais il est préférable de détruire les piles et les culées dont la réfection est toujours longue et difficile.

Dans un pont à plusieurs travées on choisit, si on ne peut les démolir toutes, celles où la profondeur de l'eau est la plus grande.

Les dispositifs préparés d'avance dans un ouvrage en maçonnerie : pont, tunnel, viaduc, réservoir, aqueduc, etc., sont constitués par des chambres parallélépipédiques auxquelles on accède par des puits et des rameaux ou par des forages de 0 m. 30 à 0 m. 50 de diamètre et débouchant par une galerie au fond du puits. Ces chambres ont été ménagées lors de la construction des puits et sont, en temps normal, fermées par une plaque de fonte ou une porte en tôle, selon qu'il s'agit d'un puits ou d'une galerie. Faut-il improviser, en pays ennemi par exemple? On creuse rapidement dans la maçonnerie des rameaux d'accès en plaçant les travailleurs sur un échafaudage fixe ou flottant. Ces chambres sont semblables à celles utilisées dans tous les travaux de mines. Théoriquement, les fourneaux de mines sont espacés de deux à six fois la distance du centre des poutres au parement le plus éloigné. Si on doit employer la poudre, la charge employée répond à la formule $c=r^3$, g étant un coefficient variant avec la cohésion et la densité du terrain et r , le rayon de rupture du fourneau, un peu inférieur au rayon de l'entonnoir; g peut varier de 2,5 dans la maçonnerie à 7 dans le béton de ciment. Ainsi, par exemple, pour g égal 4 et r égal 3, il faut 90 kilogrammes de poudre; pour 6 il en faudrait 780 kilogrammes avec le même coefficient.

La mélinite, d'un emploi moins dangereux que la poudre, est beaucoup plus souvent utilisée. La charge, dans ce cas, est réduite aux trois quarts. Les réceptifs à poudre sont mis en place au moyen de sangles et de cordes, en évitant les chocs et le voisinage de toute flamme. La mélinite est employée en pétards de 20 kilos.

Il reste, une fois les réceptifs à poudre mis en place, à exécuter l'amorçage en adaptant le cordeau aux pétards-amorces dont l'explosion fera détoner toute la charge. Cet amorçage est normalement double et se pratique en plaçant deux charges-amorces à une certaine distance l'une de l'autre.

Dans l'emploi de la mélinite et pétards de 20

kilos, on supprime les pétards-amorces et on fait aboutir les cordeaux à deux pétards de mélinite convenablement choisis. Très souvent aussi, on remplace les cordeaux par une amorce électrique que l'on installe dans le fourneau de mines et à laquelle on adapte les conducteurs.

Ceci fait, on procède au bourrage qui a pour but de supprimer le vide des communications dans le voisinage immédiat de la chambre d'explosion. Cette opération comporte la fermeture de la chambre, la préparation des matériaux de remplissage et leur transport dans les communications; l'arrangement des matériaux dans les puits et les rameaux, enfin, dans le cas où c'est la poudre qui est employée, l'établissement de masques intermédiaires. Le panneau de fermeture est formé par une double épaisseur de madriers cloués les uns sur les autres à fils croisés. On l'applique contre l'ouverture de la chambre en l'appuyant contre les parois de la communication adjacente et contre les rebords en forme de feuillure dont on peut profiter comme point d'appui. On bourre avec de la terre tamisée ou des sacs de terre de un mètre à 4 m. 50. Enfin, on installe des masques ou barricades destinés à augmenter la résistance du bourrage.

Dans le cas d'ouvrages métalliques, on place les boîtes à poudre en divers points choisis de manière à provoquer systématiquement la rupture. Il s'agit de déterminer des sections telles qu'elles soient inclinées dans le sens du vide et ne risquent pas de se coincer. Quand le travail a été préparé d'avance, il existe, sur le pont, des boîtes métalliques en tôle, fixées à demeure, dans lesquelles les surfaces à recouvrir de pétards sont peintes en blanc et divisées par des traits noirs correspondant aux charges élémentaires. Un chiffre peint dans chaque intervalle indique le nombre des pétards à appliquer. Les boîtes destinées à la rupture des pièces verticales sont de trois types différents, suivant qu'elles sont placées à la partie inférieure d'une poutre, à la partie supérieure ou à la croisée de deux pièces de treillis. Les pétards, préalablement réunis en faisceaux et ficelés, sont placés dans les boîtes de manière à avoir un contact aussi intime que possible avec le métal. Ils sont maintenus en place à l'aide de coins en bois. Les charges partielles d'une poutre sont réunies entre elles à l'aide d'un cordeau détonnant qui vient rejoindre le cordeau maître.

Selme.

Un geste qui en dit plus que de longs discours

ZÜRICH. — Pour démontrer que les soldats allemands désirent la paix, le *Vorwärts* relate le fait suivant :

« Il y a quelques jours, dans un train, une dame ayant dit : « Mon mari est officier et gagne beaucoup d'argent, il ne voit aucun inconvénient à ce que la guerre dure dix ans », un soldat, indigné, se leva et la gifla. Un témoin félicita le militaire de sa conduite et lui remit dix mark. »

LA " GRANDE FRANCE "

A la préoccupation de plus en plus évidente de mieux connaître les questions extérieures, a correspondu dans la grande presse, chez ceux qui connaissent le mieux ces questions, le besoin d'une action cohérente sur le public et auprès des pouvoirs publics.

Pour étudier de concert les affaires les plus urgentes, en chercher les meilleures solutions et les exposer avec ensemble, un certain nombre de spécialistes se sont réunis depuis plusieurs semaines en un groupe auquel ils viennent de donner le nom de « Grande France », comité d'étude et d'action extérieures.

CHOSSES D'ALLEMAGNE

L'optimisme officiel proclamé à la Diète de Prusse

Dans son discours d'ouverture de la Diète de Prusse, le président, comte de Schwerin-Loewen, déclare :

« La confiance et la certitude que nous sommes victorieux de la guerre qui nous a été cruellement imposée, sont énormément accrues par les merveilleux succès que nous avons remportés, ainsi que par ceux de nos alliés. »

L'orateur rappelle la troupée du maréchal Mackensen sur la Dounaïetz et les Carpathes, l'occupation de la Pologne, de la Lithuanie, de la Courlande, ainsi que de grandes parties de la Russie occidentale.

« Sur le front ouest, la quatrième grande offensive ennemie a complètement échoué. Sur le front italien, les Austro-Hongrois ont repoussé toutes les attaques avec des pertes pour l'ennemi qui sont élevées à un demi-million d'hommes. »

« Ensuite, vint la conquête de la Serbie, d'une partie du Monténégro, le rétablissement des communications avec la Turquie. »

« L'expédition des Dardanelles a lamentablement échoué. »

« Aucune force humaine ne pourra détruire le pacte scellé par l'Allemagne et ses alliés dans l'année écoulée par le fer et par le sang. »

Le président termine en poussant un hoch à l'honneur de l'empereur; l'assemblée y répond avec enthousiasme.

Le ministre des Finances, docteur Lentze, fait ensuite un exposé de la situation budgétaire, d'où il ressort que le budget de l'année 1914 a été bouclé avec un déficit de 116 millions, et qu'il faut prévoir un nouveau déficit pour l'exercice 1915. Pour y faire face, on compte sur l'impôt de guerre qui accroîtra les recettes de 100 millions et sur une émission de bons du Trésor jusqu'à 3 milliards.

Le ministre des Finances a conclu en ces termes :

Nous sommes plus certains que jamais de la victoire et fermement décidés à tout supporter jusqu'à ce que l'ennemi soit contraint à une paix qui nous garantisse contre toute agression.

Notre vieille Prusse a connu souvent des heures sombres en combattant pour son existence; toujours elle a fini par vaincre.

Peut-il en être autrement cette fois, alors que l'Allemagne combat pour sa vie ?

La Chambre s'est ensuite ajournée au 17 janvier.

Comment leurs pasteurs pratiquent l'amour du prochain

LONDRES. — Le *Daily News* publie le compte rendu de trois sermons prêchés dernièrement, en Allemagne et qui démontrent que les accusations portées contre le pastoralat allemand ne sont pas exagérées.

Le pasteur Zobel, prêchant dans la grande église luthérienne de Leipzig, a dit :

C'est avec une conscience profonde de notre mission que nous nous félicitons lorsque nos canons écrasent les fils de Satan, lorsque nos sous-marins envoient au fond de la mer des milliers de non-élus. Leurs souffrances doivent nous faire plaisir, leurs cris de désespoir doivent pas émouvoir des cœurs allemands. Il ne faut avoir aucune pitié pour les Anglais; les Français et les Russes qui se sont vendus au diable.

M. Seeby, professeur de théologie à Berlin, prêchant dans la cathédrale, a dit :

Nous ne haïssons pas nos ennemis, mais nous croyons juste de les tuer et de les faire souffrir; nous accomplissons ainsi une œuvre de charité. L'Allemagne, qui aime les autres nations, les punit pour leur bien.

Le pasteur Fritz Philippi, de Berlin, a dit :

La mission divine de l'Allemagne est de crucifier l'humanité; le devoir des soldats allemands est donc de frapper sans merci; ils doivent tuer, brûler, détruire; toute demi-mesure serait inique; que la guerre soit sans pitié.

En attendant, l'Allemagne est réduite à la portion congrue.

COPENHAGUE. — D'après la *Gazette de Cologne*, le gouvernement de l'empire ne pouvant imposer des prix maxima pour la viande de bœuf a recommandé la fondation de syndicats provinciaux de vente où tous les intérêts seront représentés.

Le *Berliner Tageblatt* annonce que, pour chaque famille d'au moins trois personnes, il sera délivré trois coupons de graisse donnant droit à une demi-livre de graisse par quinzaine au prix de 2 mark 40 la livre. Les trois coupons seront joints aux cartes de pain et seront valables jusqu'à la fin de février, à condition d'être utilisés le 15 janvier, le 1^{er} et le 15 février.

Liebknecht exclu du groupe socialiste

AMSTERDAM. — Suivant un télégramme de Berlin, le groupe socialiste du Reichstag a voté une résolution prononçant l'exclusion de M. Liebknecht à cause de ses infractions répétées à la discipline et de l'oubli continu de ses devoirs comme membre du groupe.

"Les blessés au travail" et mesdames leurs professeurs

Il faut avoir voyagé à l'étranger avant la guerre pour savoir avec quelle indulgente ironie ou avec quelle jalousie féroce on taxait nos femmes françaises de frivolité : on les traitait de poupées et de danseuses de tango. Eh bien! nous les voyons à l'œuvre depuis seize mois, nos danseuses de tango; nous savons, et tout le monde sait, quelles admirables preuves de dévouement, de courage, de bonté et de solidarité elles ont données.

Nous voulons signaler aujourd'hui une œuvre d'assistance particulièrement intéressante, parce qu'elle a su utiliser pratiquement tous ces trésors de goût luxueux et d'élégance native au bénéfice de nos chers blessés.

L'œuvre dont il s'agit est celle des Blessés au Travail. Elle a comme présidents d'honneur M. Steeg, ancien ministre, et le général Niox, gouverneur des Invalides. Dans le comité, nous notons des personnalités d'opinions différentes, certes, mais toutes dévouées à la bonne cause, parmi lesquelles nous citerons : M. Louis Barthou, M. Georges Lecomte, M. Marcel Delannoy, préfet de la Seine; M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique; M. le professeur Le Dentu, M. Laurent, préfet de police, etc., etc.

Disons tout de suite que cette œuvre est essentiellement féminine, car ce sont des dames, et non des moindres, qui s'ingénient à apprendre aux mutilés des besognes spéciales qui leur permettent, au cours de leur convalescence, de s'occuper agréablement et, après la guérison, de gagner leur vie.



C'est ainsi que nous voyons, dans une de nos photographies, Mme la baronne Lelasseur, directrice de l'hôpital japonais des Champs-Élysées, cherchant à obtenir d'un de ses malades, le tirailleur Mohamed, les secrets du travail sur cuir, dont les Marocains se sont fait une si belle spécialité, pour pouvoir ensuite l'apprendre à un mutilé.

Une autre photographie nous montre un travail d'art délicat, inspiré de la minutie japonaise, qui consiste à faire avec de la mie de pain, de la simple mie de pain, colorée ensuite, des fleurs d'une vérité et d'une grâce charmantes.

Avec du raphia, travaillé selon les procédés de nos colons, nos dames aux doigts de fée ont su apprendre aux blessés à réaliser de fort jolis bibelots.

Le résultat de l'œuvre a été considérable, disons-nous. Certes, puisque, dans ses deux magasins de vente des Champs-Élysées et de la rue Boudreau, elle réalise près de 20.000 francs de vente par mois d'objets fabriqués par ses élèves. On devine combien ces sommes sont les bien venues dans certains foyers dévastés.

Jules Chance!

Attentats révolutionnaires au Mexique

Le gouvernement de Washington intervient

WASHINGTON. — On mande d'El-Paso que Maximiano Marquez, employé d'une compagnie américaine, s'est mis à la tête de 125 Américains et a fait prisonnier le général Rodriguez, près de Madera.

Le général Rodriguez seconde le général Villa dans le commandement des révolutionnaires, qui auraient assassiné l'Anglais Peter Keane.

Une dépêche de Madera dément le bruit d'après lequel dix hommes et deux Anglaises auraient été tués à Madera.

Le consul des Etats-Unis a reçu l'instruction de demander au représentant du général Carranza la protection immédiate des personnes ou des biens dans l'ouest de la province de Chihuahua.

Selon des réfugiés de Chihuahua, les soldats carranzistes sont moins de cinq cents pour protéger les intérêts des compagnies minières.

Le représentant du général Carranza a informé M. Lansing que des troupes ont été envoyées à la poursuite des assassins avec l'ordre de capturer ou de tuer tous les membres de la bande.

Le général Carranza promet à M. Lansing une énergique répression

WASHINGTON. — Le représentant du général Carranza à Washington a donné à M. Lansing, secrétaire d'Etat, l'assurance formelle que son gouvernement regrette profondément l'action lâche des forces du général Villa et qu'il prendra des mesures efficaces pour punir les assassins. Il a également donné l'assurance que des mesures seraient prises pour remédier à la situation de l'Etat de Durango, où des étrangers auraient été pillés.

M. Lansing a publié un second avertissement aux Américains d'avoir à quitter les régions affectées. Il a laissé entendre que, jusqu'à présent, l'action du gouvernement du général Carranza paraît satisfaisante, mais que des mesures définitives nécessaires doivent être prises.

Au Sénat, une proposition de résolution a été déposée, tendant à ce que l'armée et la marine des Etats-Unis soient employées à restaurer l'ordre au Mexique, ainsi qu'il a été fait au Nicaragua et à Haïti. Cette proposition de résolution a été renvoyée à la commission.

Le général Rodriguez serait prisonnier ?

WASHINGTON. — Le département d'Etat confirme la capture du général Rodriguez, du général Almédia et de plusieurs autres lieutenants du général Villa.

Le général Almédia a été fusillé immédiatement. Le général Rodriguez a été condamné à mort.

On mande d'El Paso (Texas) que le général Huerta est mort.

L'état de siège a été proclamé dans la ville.

Les soldats, la police et les citoyens américains recherchent les Mexicains pour les expulser.

De nombreuses rixes ont eu lieu. On compte plusieurs blessés.

Deux Anglais ont-ils péri dans l'attentat mexicain ?

WASHINGTON. — L'ambassadeur britannique a demandé à M. Lansing, secrétaire d'Etat, d'obtenir des renseignements afin de savoir s'il est vrai que deux Anglais se trouvaient parmi les dix-huit personnes tuées jeudi, près de Chihuahua, par des Mexicains.

Le gouvernement américain cherche à obtenir confirmation de l'assassinat de deux Anglaises et de dix Américains, près de Madera (Chihuahua).

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Pour la première fois depuis la réouverture, l'Opéra donnera dimanche le deuxième acte de *Faust*, demeuré un des spectacles favoris de notre répertoire.

Le public parisien, qui a déjà applaudi M. Lafitte dans *Patrie*, le *Cid*, *Aida*, *Samson et Dalila*, sera heureux de l'entendre dans la fameuse scène du jardin, où sa belle voix trouve amplement à s'affirmer et où Mlle Yvonne Gall et M. Gresse font non moins preuve de qualités vocales et musicales telles que Gounod les eût lui-même souhaitées chez ses principaux interprètes.

L'anniversaire de Molière. — Aujourd'hui, à 1 h. 1/2, à la Comédie-Française, le *Dépôt amoureux* (MM. Georges Berry, Le Roy, Polack, Mlle Liffraud de Chauveron); le *Médecin malgré lui* (MM. de Féraldy, Leitner, Roher, Mmes Rachel Boyer, Bovy, Faber); la *Soubrette de Molière*, à-propos de M. Emile Blémont (Mlle Dussane); le *Malade imaginaire* (MM. Berry, Fenoux, Siblot, Mmes Kolb, Damaury, Dufois).

A l'Odéon, à 2 heures, le *Bourgeois gentilhomme* (MM. Villet, Laroche, Maury, Coste, Mmes Kerwich, Andral).

A l'Opéra-Comique. — Demain dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Carmen* (Mlle Brohly, Vahin-Pardo, MM. Lheureux, Azzard et Mlle Sonia Pavloff). Soirée à 8 h. 1/4, la *Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Fontaine, Henri Albers).

Jeudi 26 janvier, matinée à 1 h. 1/2, le *Juif polonais*, dont la reprise vient d'être accueillie avec le succès le plus éclatant et qui sera interprété par M. Jean Périer, Mlle Edmée Favart, Brohly, MM. de Creus, Azéma, Berthaud, Andoin, etc.) On finira par la première représentation de : le *Tambour*, poème lyrique de M. Brunau, créé par Mlle Chenal.

Samedi, soirée à 8 heures, *Werther* (Mlle Brohly, Vahin-Pardo, Mmes Darnel, Ghasne, Azéma, etc.).

Dimanche 23, matinée à 1 h. 1/2, pour les représentations de Mlle Mary Garden, la *Tosca* (MM. Mario, Jean Périer); le spectacle sera complété par les *Cadeaux de Noël*, de M. Xavier Leroux. Soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Marydorska, MM. Fontaine, Jean Périer, Mlle Sonia Pavloff).

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — La reprise du *Cheminéau* aura lieu irrévocablement le mardi 25 courant.

Aujourd'hui samedi, en soirée, et demain dimanche, matinée et soirée, l'*Aiglon* (Mlle Mary Marquet et M. Jean Daragon dans les rôles du duc de Reichstadt et de Flambeau).

Bienfaisance. — C'est demain qu'a lieu, au Trocadéro, la grande matinée organisée par les Amis de Paris au profit des Réfugiés de la Marne à Paris. M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, et le bâtonnier Henri-Robert prendront la parole.

Parmi les principales attractions : une admirable scène musicale et dansante sur des thèmes de Chopin et de Gabriel Fauré; l'ensemble des violons et harpes du Conservatoire; le ballet alsacien chanté et dansé par Mmes Charles, C. Bos, Herliery et les Jeunes Alsaciennes; l'a-propos de Rodolphe, *Hommage des Allées à la France*, interprété par Mmes Marie Leconte, Madeleine Roch, Suzanne Devoyod, Briel, M. L. Derval, Nelly Cormon, Suzanne Lazare. Citons encore : MM. Paul Mounet, Albert Lambert fils, de Max; Mmes Jeanne Bourdon, B. de Lafory, Cécile Rex, Barthé, Haëntjens, Loys Rouire, Renée Carène, M. Lejal, etc., etc. Enfin, la garde républicaine, avec tambours et clairons, sous la direction de M. G. Balay, et l'orchestre Emile Bourgeois. Prix des places très modéré : 5 francs à 1 franc.

Bienfaisance. — Le théâtre des Capucines donnera mardi prochain 18 janvier, à 2 h. 1/2, une matinée au profit de l'œuvre de la Journée du Poilu, avec le gracieux concours de Mlle Mistinguett, M. Dranem, MM. Magnard et James Mayer. Le programme comportera, en outre, le premier acte de *En franchise!* la triomphale revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier; *A l'étage au-dessus*, l'amusante comédie de M. Maurice Hennequin, et le joli prologue de M. René Chauvel, *Oh! pardon!* avec toute la brillante affiche des Capucines : miss Campton, Mmes Mériandol, Reine Dornis, Albany, Darlys, Canal, Cabot, MM. Berthez, Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, Gilbert Bataille, etc.

On peut louer, dès à présent, pour cette belle matinée au tarif habituel des Capucines.

SAMEDI 15 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 heures, *Britannicus*, l'*Anglais tel qu'on le parle*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, le *Juif polonais*.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.

Ambigu. — A 8 h., *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), la *Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 heures, *l'Ecole des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue; *A l'étage au-dessus!* Oh! pardon!

Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.

Théâtre Michel. — A 2 h. 30 et 8 h. 15, *Vous permettez?*

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Cyrano de Bergerac*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30 (jeudi mat.), *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — *Un Poilu*; *Horlense* a dit : « Je m'en f... »

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, l'*Aiglon*.

Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, le *Barbier de Séville*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Mademoiselle Josette, ma femme*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de librandio di Parma.

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, les *Femmes collantes*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, le *Truc à Jeannot*, la *Nuit de Noël*, etc. (à 2 h. 45 mercr., sam., dim., lundi).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Film and Whisky* (sketch) et vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Place. — A 8 h. 20, les *Poilus de la renanche*; Avec nos alliés les Belges. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Alsace*; Réjane (exclusivité); *Rigadin aime la musique* (Prince). Actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

Folies-Dramatiques. — Tous les jours, matinée et soirée; trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

PASSY HOTEL

agréable en bon état.
2 entrées; Sal., Bur., 6 Ch. Mabb.
Bains, etc., Confort moderne. Jardin; superf. 300 m².
Prix 90.000 fr. (Occasion). J. SEE, (Opérations immobilières).
68, AVEN. DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — TÉLÉPH. WAGR. 80.64.

NOS RELIURES POUR "EXCELSIOR"

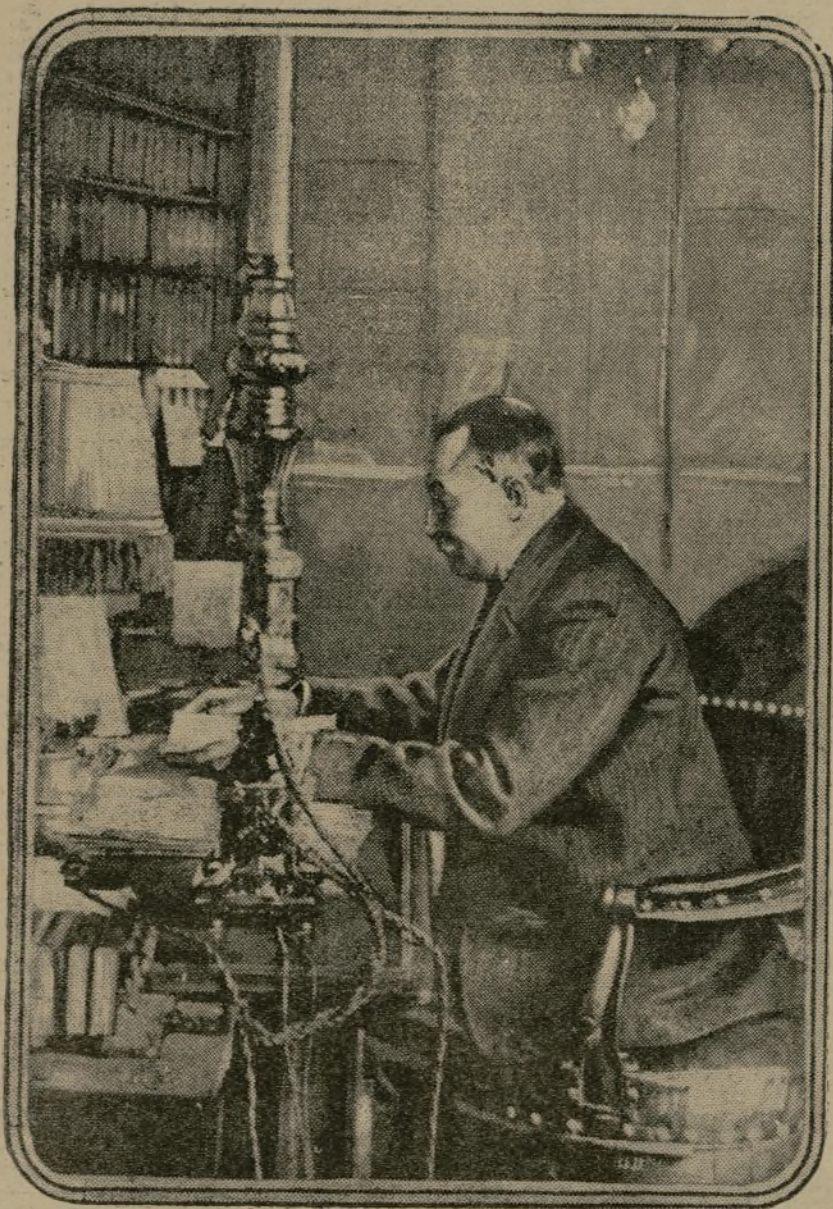
Reliure Electrique, à nos bureaux... 3 fr. 25.
Par poste, recommandé... 4 francs.
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75.
Par poste, recommandé... 2 fr. 30.

La concentration de l'artillerie turque contre l'Egypte



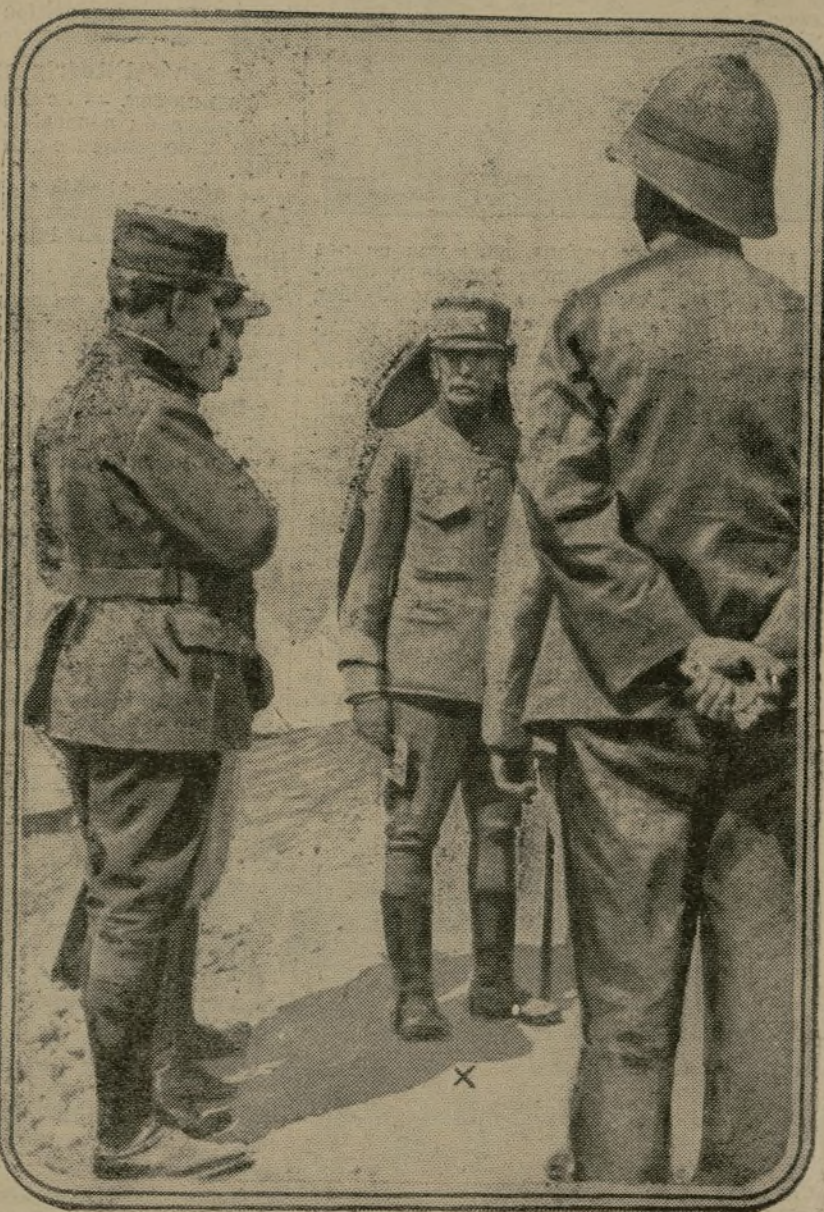
D'importantes forces turques seraient, paraît-il, centralisées à Jérusalem en vue de l'action problématique contre le canal de Suez et l'Egypte. Ces effectifs disposent d'une très forte artillerie qui a été concentrée aux abords de la ville sainte.

Un ami de la France...



... Et des alliés! M. Take Jonesco, le grand homme d'Etat roumain, que l'on voit ici récemment photographié, a, dès le début de la guerre, soutenu avec acharnement, en son pays, la thèse du droit et réclamé l'action militaire contre les Barbares.

Le général Bailloud à Salonique



Le général Bailloud (+), commandant une division en Orient, est actuellement à Salonique, où il vient d'être avisé de son inscription sur la liste des braves qui portent la médaille militaire.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. AA. RR. le prince et la princesse Danilo de Monténégro sont arrivés à Rome, au palais du Quirinal, venant de Vienne.

— S. M. le roi d'Espagne vient de conférer à S. A. R. le prince Philippe de Bourbon des Deux Siciles le collier de la Toison d'Or, à l'occasion de son mariage avec S. A. R. la princesse Marie-Louise de Bourbon-Orléans.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Pour fêter le nouvel an orthodoxe, un service religieux a été célébré hier matin, à onze heures, en l'église russe de la rue Daru.

— S. Exc. l'ambassadeur de Russie et Mme Isvolski, le haut personnel de l'ambassade et les membres de la société russe à Paris y assistaient.

— Il en a été de même à l'église grecque de la rue Georges-Bizet, où se sont rendus, dans la matinée, S. Exc. le ministre de Grèce, le personnel de la légation et les Hellènes de Paris.

— S. Exc. le prince Cadouchev, ministre de Russie en Belgique, qui se trouvait à Paris depuis quelque temps avec la princesse Cadouchev, est rentré au Havre.

— La princesse Cadouchev prolonge son séjour auprès de sa sœur, Mme Isvolski, à l'ambassade de la rue de Grenelle.

INFORMATIONS

— S. M. le roi des Belges a accordé la croix d'officier de la Couronne à M. Eugène Oudaille, commissaire général, attaché à la direction des services du commissaire général à Sainte-Adresse.

— Le comte de Barbentane, lieutenant au 10^e cuirassiers, cité à l'ordre du jour, fils du marquis de Barbentane, membre du conseil supérieur des haras, et de la marquise, née d'Aoust, vient d'être promu au grade de capitaine.

— Le prince et la princesse Gregory Sturdza sont arrivés à Paris, venant de Suisse.

BIENFAISANCE

— Les dames de la Croix-Rouge argentine ont organisé, à Buenos-Aires, un comité qui s'occupera de donner des fêtes et de recueillir des dons au profit des hôpitaux militaires des nations alliées. Les brillantes recettes de ces réunions et les dons nombreux et importants en nature contribueront à soulager nos soldats blessés.

MARIAGES

— Mercredi a été célébré, en l'église Saint-Paul, à Londres, le mariage de M. John Richard French, fils aîné du feld-maréchal sir John French, avec miss Olivia John, fille de feu le major général John et nièce et fille adoptive de la comtesse de Charlemont.

— On annonce le prochain mariage, à La Rochelle, de Mlle Henriette Mauros, fille du capitaine de vaisseau Mauros, officier de la Légion d'honneur, commandant de La Rochelle, avec M. Daniel Jean, architecte, actuellement sergent-major au 35^e d'infanterie.

NAISSANCES

— La comtesse d'Hautpoul a mis au monde une fille qui a reçu le prénom d'Elaine.

— Mme Maurice Magdelain, femme du chef d'escadrons de cavalerie, est mère d'une fille appelée Christiane.

— Mme André Chartier a donné le jour à un garçon qui a reçu le prénom de Bernard.

DEUILS

— Un service solennel sera célébré le jeudi 3 février, à dix heures précises, en l'église de Notre-Dame-des-Champs, à l'intention des soldats et marins bretons morts pour la France pendant la guerre.

Le Révérend P. Janvier prendra la parole.

Nous apprenons la mort :

De M. Adrien Krebs, préfet honoraire des études à l'Ecole alsacienne, directeur de la Revue des revues de philologie.

De Mme Georges Ohnet, femme de l'écrivain connu.

Du lieutenant-colonel Sevelle qui, depuis un an, présidait le conseil de guerre de la 2^e région, décédé subitement au camp de Mailly. Le lieutenant-colonel Sevelle, qui appartenait à la gendarmerie, était président de la Société des Vétérans des armées de terre et de mer et dirigeait Le Vétérain, organe de la société.

De la R. M. Thérèse, des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, supérieure de l'hôpital de Jaffa, décédée à Millau, âgée de soixante et onze ans.

De la duchesse de Zoagli Canavaro, veuve de l'ancien ministre du Pérou en France et en Italie.

De M. Charles du Minch, prisonnier de guerre, décédé le 3 décembre à Königsbrück.

De M. Jean Roussaud, père du grand chocolatier et du directeur de l'établissement thermal de Royat, décédé à Royat à quatre-vingt-cinq ans.

De M. Propicio Alvès, sous-lieutenant de l'armée brésilienne, gendre du consul du Brésil à La Rochelle, décédé à vingt-six ans.

De M. Adolphe Maurice Wolf, sous-chef de bureau au ministère de la Marine, en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, âgé de cinquante-cinq ans.

De Mme veuve Roussel, née Boivat, décédée à Paris.

Morts au champ d'honneur

Le commandant Lemaitre, chef de bataillon au 145^e d'infanterie, mort le 6 janvier, à l'hôpital Necker, des suites d'une blessure reçue à Maubeuge en août 1914.

Le capitaine au long cours Eugène Dupuy, détaché comme lieutenant au 28^e d'infanterie, tombé le 29 septembre, et son frère, l'abbé Maurice Dupuy, curé du Mesnil-sur-Blanzay (Calvados), infirmier militaire, mort à l'hôpital de Forges-les-Eaux le 19 décembre.

Le lieutenant René de Fontaine de Resbecq, du 10^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, mort des suites de ses blessures à l'ambulance de Croix (Champagne), le 28 décembre, âgé de vingt-quatre ans.

Les sous-lieutenants : Paul Jourdan, du 27^e bat. de chasseurs alpins, tombé le 21 décembre, âgé de trente et un ans; René Brackes de Hugo, des zouaves, tué en Serbie le 17 novembre; Emmanuel Belloir, du 224^e d'infanterie, tombé le 20 septembre; Henri Cuéze, du 96^e d'infanterie, deux fois cité à l'ordre de l'armée; Jean Bozonet, docteur en droit, attaché au cabinet du ministre de l'Agriculture.

Le maréchal des logis Rozat de Mandres, du 1^{er} spahis, tombé le 26 septembre au combat de Ben-Mansour (Maroc), cité à l'ordre du corps d'occupation et à l'ordre de l'armée.

Le sergent Jacques Gomant, sergent au 37^e rég. d'infanterie, fils du consul.

Le caporal Louis Bougnol, mitrailleur au 15^e rég. d'infanterie, tombé à l'âge de vingt ans.

J.-B. Gabornau, tué le 10 décembre.

Gaud Jorda, dessinateur, collaborateur de la Bonne Presse depuis vingt ans.

Gabriel Boucher, téléphoniste du 28^e d'artillerie, tué le 26 octobre.

Paul d'Espel, engagé volontaire aux cuirassiers, tombé le 29 septembre, âgé de dix-huit ans.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Communiqués

— L'Alsacien-Lorrain de Paris sera envoyé gratuitement sur le front et dans les hôpitaux à tous les combattants et blessés alsaciens-lorrains qui en feront la demande ou dont nos lecteurs donneront les noms et adresses, avec indication du pays d'origine, au directeur de l'Alsacien-Lorrain, 1, rue de Médiocis, Paris (6^e).

— La seizième souscription ouverte à la Société du Gaz de Paris pour les victimes de la guerre a produit la somme de 24.000 francs, dont la moitié a été versée au Secours National. Le total des versements au Secours National s'élève à ce jour à 237.500 francs.

— La Picardie invite ses membres et les réfugiés picards à assister à la deuxième séance de projections de vues de guerre qui aura lieu demain 16 janvier, à 4 heures précises, salle du Musée Social, 5, rue Las-Cases.

— L'Exposition franco-belge de gravures, lithographies et estampes de la guerre, aux Galeries Georges Petit, est prolongée jusqu'à la fin de ce mois. Elle est visible tous les jours, dimanche compris, et son entrée est gratuite.

— Un appel pressant est fait à nos lecteurs par le Comité de Secours au Corps expéditionnaire d'Orient. Le comité rappelle que les offrandes sont reçues au siège de l'œuvre, Caisse d'Epargne, 12, rue de la Bourse, Lyon, et les dons en nature à son dépôt, 8, rue Alphonse-Fochier.

— Au Grand Palais. — Le groupe de rééducation physique, qui compte 2.300 hommes au Grand Palais, a maintenant une salle de lecture, de conférence, de concert et de jeux. C'est notre confrère Georges Anquetil qui a été chargé de l'organisation des matinées récréatives.

— Sous le titre « France-Belgique » vient de se constituer un groupe d'études sociales qui se propose de resserrer les relations économiques et intellectuelles des deux pays après la guerre. Le haut patronage de M. Deschanel, qui a accepté la présidence effective, assure le succès de cet organisme.

La Bourse de Paris
DU 14 JANVIER 1916

Dans l'ensemble, le marché est un peu plus calme que les jours précédents. Il s'ensuit un certain tassement des cours dans quelques compartiments, dans celui, notamment, des cuprifères où le Rio est ramené de 1.575 à 1.561.

Nos rentes sont irrégulières. Tandis que le 3 0/0 perpétuel néchit à 63.30, le 5 0/0 nouveau reste en faveur à 88.55 le libéré et 88.75 le non libéré.

Les fonds étrangers sont calmes. Nous laissons l'Extérieure à 87.50, l'Italien à 75, le Russe 1867 à 76.95, le Serbe 1902 à 330.

Parmi les sociétés de crédit, notons la grande fermeté du Crédit Lyonnais à 990.

Calme de nos grands Chemins. Lignes espagnoles soutenues : le Nord à 410, le Saragosse à 409.

En banque, les cuprifères américaines ont été réalisées; les caoutchoutières également.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.86; Suisse, 113; Amsterdam, 258 1/2; Pétersbourg, 174; New-York, 584; Italie, 86; Barcelone, 556.

L'EMPRUNT NATIONAL ET LE CREDIT LYONNAIS

Le montant nominal de l'Emprunt National souscrit par la clientèle du Crédit Lyonnais s'élève à 1 milliard 57 millions 526 mille francs. Le nombre des souscripteurs qui se sont présentés à ses guichets dépasse 370.000.

Sur ce montant de 1.657.526.000 francs, près de 94 pour cent de souscriptions en espèces ou en Bons et Obligations de la Défense Nationale, et dans cette proportion les espèces ne sont pas sensiblement inférieures à la moitié.

Ce résultat obtenu malgré une réduction considérable du personnel, conséquence de la mobilisation, doit être attribué aux efforts continus de cet établissement, qui, depuis le début de la guerre, s'est appliqué, par le placement des valeurs du Trésor à court terme et des Obligations de la Défense, à préparer l'opération dont le succès est aujourd'hui si complet.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

Avis aux actionnaires

MM. les actionnaires sont informés que le conseil d'administration, en vertu de l'article 47 des statuts, a décidé la mise en paiement, à partir du 20 janvier courant, d'un acompte d'intérêts de 5 francs (moins impôts) par action.

Par suite des diverses lois de finances, cet acompte sera payable à raison de 4 fr. 80 par action nominative et 4 fr. 385 par action au porteur, contre présentation du coupon n° 15 aux guichets des établissements ci-dessous ou à leurs succursales et agences : Banque française pour le commerce et l'industrie, Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union parisienne, Comptoir national d'escompte de Paris, Crédit lyonnais, Société générale de crédit industriel et commercial, Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France.

LES SPORTS

CYCLISME

Un congrès en Italie. — Malgré le petit nombre de sociétés dont la mobilisation n'a pas arrêté l'activité, l'Union Vélocipédique Italienne espère cependant pouvoir élaborer un programme de courses cyclistes pour la saison 1916. Pour obtenir ce résultat, elle va réunir en un congrès les représentants de ces sociétés.

L'assemblée générale de la F.A.S. — La France Athlétique et Sportive, une des plus actives sociétés cyclistes, a tenu, mardi dernier, 70, rue Chardon-Lagache, à Paris, sa treizième assemblée générale annuelle. Le président, M. Pierre Benoist, a été réélu à l'unanimité; les membres du comité, actuellement mobilisés, ont été maintenus dans leurs fonctions. La réaffiliation pour 1916 à la Société des Courses a été votée, et un intéressant programme d'épreuves de préparation militaire a été élaboré pour la saison prochaine.

FOOTBALL

Un match international. — L'U.S.F.S.A. organise pour demain dimanche, sur le terrain du Racing Club de France, à Colombes, un match international « France contre Ambulance Américaine ». Voici la composition de l'équipe de Paris :

Arrière : Arrombide (S.F.); trois-quarts : Bertrand (R.C.F.), Blondeau (S.F.), Vétillard (S.F.), Lageix (S.F.); demis, ouverture : Guy Fabre (Sporting), mêlée : Mézières (S.F.); avants : Boyau (S.F.), cap. : Ménager (C.A.S.G.); Entroppe (Sporting), Védé (P.U.C.), Paganel (C.A.S.G.), Dobson (S.F.), Vesle (C.A.S.G.), Vidal (Sporting).

Réserves : Tanacresco (C.A.S.G.), Bimsenstein (S.F.), Fortemps (R.C.F.), Gillet (S.F.), de Rigoult (Sporting), Charpy (S.F.).

AVIATION

Au service de la France. — Trois aviateurs américains, Norman Prince, William Thaw et Elliot Cowdin, qui étaient au service de l'aviation française, retournent en Amérique, à bord du Rotterdam, pour profiter d'un congé accordé par le gouvernement. William Thaw s'était engagé dans la légion étrangère comme simple soldat; il est lieutenant aviateur depuis mars 1915. Quant à Cowdin et Prince, ils sont aviateurs depuis le mois de mai.

RMSP THE ROYAL MAIL STEAM PACKET CO

BRÉSIL, URUGUAY ARGENTINE

Le Paquebot "AMAZONE" partira de La Rochelle-Pallice, le 30 janvier

S'adresser à : G. DUNLOP & CO., 4, rue Halévy, Paris.

LES COLIS AUX PRISONNIERS DE GUERRE

expédiés depuis Genève par les soins de l'Œuvre du Colis de la Semaine, 61, rue de Varenne, à Paris, arrivent d'une façon rapide et sûre. Demandez renseignements complets avec composition des différents colis. Organisation nouvelle remédiant à toutes les déficiences antérieures. Paiements à Paris supprimant pertes de change. Emballage en cartonnage spécial.

UNION FRANCO-BELGE

97, avenue Parmentier

Tout ce qui concerne le soldat. Envoi gratuit des colis. Catalogue sur demande. Spécialité de montres-bracelets, oxy., 7 fr.; nickel, lumineuses, 8 fr. 50.

ACHETEURS et VENDEURS de Titres sérieux

doivent s'adresser à la

BANQUE DES NÉGOCIATIONS 61, Boulevard Haussmann Paris.

A notamment gros acheteurs de Charbonnages.

LES CÉLÈBRES VERRES ISOMÉTROPIQUES

VOIR PLUS CLAIR PLUS NET SANS FATIGUE

FISCHER

12, B^d DES CAPUCINES

Réparations immédiates

Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS le prix-courant gratis des Timbres-poste de Guerre à

Théodore CHAMPION 13, rue Drouot, Paris

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

Une charge à la baïonnette sur le front russe



Nos amis russes, malgré l'hiver, poursuivent sur plusieurs points leurs opérations militaires et ne craignent pas de harceler l'ennemi à la baïonnette dans les plaines de l'Est couvertes d'une épaisse couche de neige.

L'arrivée des colis de Noël sur le front russe



Les Russes, eux aussi, ont reçu de l'arrière d'innombrables colis à l'occasion des fêtes de Noël. Cette photographie montre l'amoncellement de ces envois dans l'un des postes de l'arrière où ils étaient centralisés pour un certain effectif. Ce monceau d'envois a été plusieurs fois renouvelé.